

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

Hommage
à Pierre Moreau

L'existence des pauvres
interpelle des musulmans
et des chrétiens

mai - juin 1993

160

L'homme et son corps
Témoignages, réflexion

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Pierre Moreau nous quitte
Michèle Miguel-Delvare p. 1

L'existence des pauvres interpelle
des musulmans et des chrétiens
Bénédicte du Chaffaut p. 4

L'homme et son corps

Collectif p. 15

L'évolution des conceptions du corps
en Occident

Notes à partir de l'exposé
de Bernard Matray, S.J. p. 17

Témoignages p. 27

Brigitte Lasnier
Agnès Barbeau
Joseph Cherbonnier
Jean Deschaseaux
M.Madeleine Coinchot
Pierre Lethielleux
Philippe Deschamps

Le corps lieu de relation

Notes à partir de l'exposé
de Bernard Matray, S.J. p. 57

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Pierre Moreau nous quitte *

Il y eut un soir, il y eut un matin
où un petit bonhomme
débarqua à Alger,
sur une terre souffrante depuis des tas d'années
mais où un incendie venait de s'embraser :
c'était dans les années cinquante...

Il arrivait, sûr de son amitié pour le peuple en guerre d'indépendance,
lui qui savait l'horreur d'une liberté enchaînée.
Il se retrouva là avec ses compagnons,
entouré dans sa foi par des gens opiniâtres, bruyants, tapageurs
mais simples et pauvres...
c'était les pieds noirs.

Nous étions là, dans cette banlieue d'Hussein Dey,
fief du P.C. et du monde ouvrier,
gagnés à l'arrivée de Pierre par une fièvre nationaliste
telle qu'ils croyaient l'avoir apprise sur les plaines de France en 14 et 40.
Ces pieds noirs étaient pauvres... leur richesse c'était la France
et ce que leurs pères, fuyant l'Espagne, l'Italie, la misère,
leur en avaient dit dans leur langue modeste :

* Pierre MOREAU est décédé le 20 février 1993.

On peut connaître davantage cet ami en se procurant la totalité de son témoignage (180 p.) auprès de Bernard BOUDOURESQUES : 88 bis rue des Pyrénées - 75020 PARIS (joindre un versement de 100 francs).

1789, 1870 et 1917 en terres slaves.
Ils ne pouvaient comprendre que ceux qui s'insurgeaient
disaient aussi à leur manière ce mot
qui avait bercé leur enfance et qui a nom : Révolution.
Les pieds noirs ne pouvaient qu'entendre l'agression
contre celle qui les avait accueillis : la France.
Ils en devenaient même parfois méchants !
Le pari du petit homme et de ceux qui l'avaient envoyé
devenait lui aussi risqué... dangereux.

Et pourtant ...

Pourtant petit homme, ami Pierre, toi et tes compagnons
vous avez d'abord été : accueil, écoute, tendresse...
sans compromis, mais sans rejet.
Vous avez pu, au prix de mille dialogues, mille actes,
nous faire entendre qu'il n'y a d'étrangers
que ce qui, dans nos cœurs, s'érige en hostilité,
alors que les hommes sont d'abord frères.
Vous nous avez dit qu'aucune lutte, aucune cause
ne pouvait triompher par l'écrasement de ce frère.
Vous nous avez parlé des fils de lumière,
toujours du côté de ceux qui entendaient le point de vue de l'autre,
sans servilité, mais sans refus de dialogue.
Vous nous avez appris que le vent de l'histoire
frappait à chaque peuple, à une heure promise,
et qu'il n'y avait aucun scandale à cela...

*Et nous, nous vous avons cru... le cœur en larmes, les pieds dans vos traces
Nous vous restons fidèles, du moins nous l'essayons.*

Aujourd'hui,

*Que le vent de sable s'élève de l'autre côté de la Méditerranée,
non pour assècher les gorges
et les oueds lascifs bordés de lauriers roses,
mais pour réveiller les Djins qui dansent dans chaque grain,
qu'ils aillent dans les villes, les douars et les faubourgs
porter la nouvelle de l'ami disparu.*

*Que les femmes enduisent leurs mains et leurs cheveux de henné
et que les tam-tam s'allument dans les cours,
que le mollah suspende dans sa prière la haine d'un occident corrompu, infidèle,
Que les fils de Toussaint, les filles de Novembre,
se redressent, s'assemblent là où ils se trouvent,
dans les cafés maures, les djebels, la Fac ou les usines,
que la communauté pied noir retienne un instant son souffle dans l'hexagone,
que Léonce Miquel, Rémi Couïler, Jobic Kerlan se tiennent prêts :
Pierre leur arrive !*

*Pour que nous disions tous :
Il est vivant, de cette vie d'éternité et de monde à venir.
Petit homme du soir et du matin : nous t'aimions.*

***Michèle Miguel-Delvarre, Avignon, 19 ans en 1962 ...
mais des centaines d'autres ont aussi tenu la plume ...***

L'existence des pauvres interpelle des musulmans et des chrétiens

(« Ethique de l'aumône et place du pauvre dans la pensée de Sayyid Qutb »
Mémoire pour une maîtrise de Théologie. LYON 1992)

Bénédicte du CHAFFAUT

20-11-92

On les appelle : " islamistes ", " intégristes musulmans ", " fondamentalistes " etc. Sous ces vocables on confond plusieurs mouvements politiques, bien différents d'un pays à l'autre, dont on ne retient le plus souvent que les positions anti-occidentales et les actions radicales ou même terroristes. Beaucoup de ces mouvements, cependant, se réclament ou sont proches des « Frères Musulmans » qui ont été fondés en Egypte, en 1929, par Hassan El Banna.

C'est le premier intérêt du travail entrepris par Bénédicte du Chaffaut que de nous introduire dans la pensée d'un des Frères Musulmans qui a le plus contribué à la notoriété du mouvement : Sayyid Qutb. Par lui, en effet, on peut saisir un peu moins mal les ressorts profonds de ce mouvement et comprendre en particulier pourquoi y adhèrent tant de jeunes dont l'avenir est compromis par l'injustice de situations économiques ou sociales.

En outre, cette démarche rejoint celle que la Mission de France s'est essayée à mettre en œuvre depuis l'origine : comprendre l'autre de l'intérieur et entrer en dialogue avec lui.

Enfin, Bénédicte esquisse les grandes lignes d'un parallèle entre les thèmes fondateurs de la justice dans la foi musulmane et dans la foi chrétienne : occasion, pour nous, d'une interrogation nouvelle sur le thème de la création et de l'Alliance dans l'une et l'autre démarche, points communs et différences.

L'enjeu de ce travail théologique : « passer sur l'autre rive » ?

Présenter ce travail de mémoire, c'est marquer l'aventure humaine et spirituelle qu'il a représenté pour moi. Au départ, trois années vécues en Tunisie et de nombreux dialogues avec des amis musulmans proches par l'amitié et la recherche. Des années qui ont creusé en moi l'appel pressant du dialogue avec l'Islam. A Grenoble aujourd'hui, je poursuis cette voie par un travail avec des femmes musulmanes et bientôt par un cours sur l'Islam, au Centre de Théologie de Meylan.

Ce travail théologique du mémoire m'a obligée, dans tous les sens du terme, « à passer sur l'autre rive ». Par la découverte et l'approfondissement d'une tradition autre que la foi chrétienne, par un retour exigeant sur ma propre foi. Le travail théologique n'échappe pas, aujourd'hui, à mon sens, à cette confrontation :

— s'ouvrir aux questions venues d'une autre tradition pour mieux fonder le cœur et les exigences propres de la foi chrétienne

— se fonder sur ces exigences mêmes comme instance critique pour développer tout un questionnement mutuel avec cette autre tradition.

Cette confrontation, j'ai voulu l'opérer avec un ouvrage écrit en 1949 par un penseur égyptien, Sayyid QUTB, intitulé « La Justice sociale en Islam ». Mon travail a voulu respecter les lois d'une véritable confrontation. Aussi me suis-je située sur les terrains mêmes qui étaient ceux de l'auteur. En choisissant de me centrer sur une théologie de la création j'ai peu évoqué, notamment, la figure du pauvre telle qu'elle apparaît, de façon originale, en régime chrétien, sous le visage du Dieu incarné. Mon objectif était limité, je n'ai pas voulu tout dire. J'espère avoir respecté, pour autant, par ces choix, la dynamique propre des deux traditions entre lesquelles j'ai souhaité qu'un dialogue s'instaure.

Pourquoi Sayyid QUTB ?

Cet homme étonnant, dont la vie court sur la première moitié de ce siècle (1906-1966), a épousé les causes de son temps. Formé à Dâr al-ulûm (Ecole normale supérieure), il est d'abord enseignant, critique littéraire et homme de lettres, enfin inspecteur de l'Education nationale. Esprit ouvert, il participe très largement au débat réformiste qui renouvelle en profondeur la réflexion dans le monde arabe depuis la fin du XIX^e siècle.

Il ressent, de façon dramatique, la pauvreté des années 40 en Egypte. Son livre sur « La justice sociale en Islam », écrit en 1949 (*) fait émerger ce thème, de façon originale. Dans le concert d'autres lectures, de types marxistes, socialistes ou modernistes, Sayyid QUTB se marque, lui, par le net ré-enracinement coranique de sa pensée. C'est, en effet, autour des années 49 qu'il opère un renversement radical de sa vision du monde. L'ouvrage que j'ai étudié marque ce tournant. Il est écrit après son « retour à l'Islam » mais alors qu'il n'est pas encore Frère Musulman. Parce qu'il incarne une double rupture, dans la pensée d'un homme mais aussi dans le mouvement réformiste lui-même, j'ai voulu me confronter à ce texte qui, encore aujourd'hui, ne laisse pas indifférents ceux qui réfléchissent aux problèmes sociaux, en pays d'Islam.

Le don aux pauvres révélateur du rapport homme/Dieu comme pacte

Sayyid QUTB développe donc sa conception de la justice sociale à partir d'une certaine vision de la création et du pacte de Dieu (1). Ce pacte est don de Dieu et décret de Dieu. Il s'inscrit dans la Création et institue l'homme dans sa lieutenante (2) du monde. Il exige, en contrepartie, l'adoration de Dieu et la vie selon sa Loi. Ce pacte qui se situe aux origines de l'humanité, c'est le même

(*) En anglais : « Social Justice in Islam » Trad par J.B. Hardie, revue par l'auteur. A.C.L.S. Washington 1953.

(1) - A la différence de l'Alliance nouée dans la Bible, au mont Sinaï, entre Dieu et Israël, à la suite de l'Exode, ce « pacte » est l'Alliance primordiale, fondatrice, que Dieu noue avec tout homme en la personne du premier d'entre eux : Adam. (N.D.L.R.).

(2) - Dieu confie à l'homme la gestion de la terre. Dans cette mission, l'homme tient la place, le lieu, de Dieu. (N.D.L.R.).

qui est renouvelé avec Abraham, puis avec les Fils d'Israël, puis avec la communauté musulmane.

Ce pacte lie Dieu aux hommes, mais aussi les hommes entre eux. Et ce qui est essentiel, dans la pensée de l'auteur, c'est que tout ordre social véritable n'est que la répétition, à l'infini dans les liens et relations entre personnes, de ce contrat primordial. Les musulmans authentiques seront donc ceux qui sauront être solidaires en dépensant pour autrui. A travers les multiples liens et contrats de la vie sociale, ils sont donc responsables de rejouer, à chaque instant, quelque chose de l'ordre du Pacte primordial.

Ils rompent en effet le pacte, dira très concrètement Sayyid QUTB, ceux qui accaparent des denrées comestibles pendant une durée de quarante jours, ceux qui ne paient pas le salaire de l'ouvrier, ceux qui touchent aux biens de l'orphelin. Autant d'actes concrets qui, en portant atteinte à une harmonieuse répartition des biens, mettent en cause le pacte initial lui-même.

Le don aux pauvres est donc l'expression ramassée de ce qui est à la fois acte de dépense pour Dieu, acte de foi et acte de solidarité. La notion de dépense pour Dieu est un concept essentiel dans la pensée de Sayyid QUTB : elle indique que la reconnaissance de la souveraineté de Dieu passe, de façon conjointe, par la louange et l'expression concrète d'une solidarité interne à l'humanité. Et cette solidarité s'exprime le mieux par le don aux plus marginalisés de ses membres, les pauvres (cf Parabole de la Sourate 68).

Toute la tentative de Sayyid QUTB va être de proposer l'institutionnalisation, dans l'Egypte de son époque, de cette dépense pour Dieu, sous la forme d'un système zakâtique (3).

Quelle place du pauvre dans la société ?

La présence du pauvre est donc, pour notre auteur, un signe pour la société, signe d'une rupture d'harmonie en son sein, atteinte à la création, à travers la dignité de la créature. Elle est blessure dans le corps de l'Umma — la

(3) - la « zakât », au même titre que la prière ou le jeûne par exemple, est une aumône que tout musulman doit à plus pauvre que soi. (N.D.L.R.).

étude

communauté — qui trouve en l'un des siens la marque de son infidélité. Elle compromet l'égalité fondamentale instaurée par la foi. Plus profondément, elle est le signe d'un non respect de la dignité humaine de l'homme et de son statut de lieutenant de Dieu dans le monde.

Le pauvre appelle le don de tous, mais en particulier des plus riches. Ce don le rétablit dans sa dignité de membre de l'Umma, dans sa dignité de lieutenant de Dieu, en assurant ses besoins fondamentaux. Ce don rétablit l'harmonie dans la société, en restaurant la création de Dieu.

C'est en réfléchissant de façon très concrète aux mécanismes économiques que Sayyid QUTB prolonge sa démarche : il affirme clairement le droit de propriété, tout en en marquant bien ses limites. Il souligne l'importance du travail pour y accéder et manifeste le souci d'une ferme régulation de l'usage des richesses par l'Etat. La zakât institutionnalisée est, à ses yeux, un outil essentiel de redistribution des biens aux plus pauvres. Elle est devoir cultuel et devoir social : « L'Islam, dira-t-il, a fait de la zakât une obligation réelle portant sur les biens des plus riches au profit des plus démunis ; une obligation perçue par l'Etat musulman car elle est proclamée par la législation divine et le pouvoir politique ». Bien sûr cette zakât doit être adaptée au monde actuel et il proposera de l'étendre à tous les biens qui n'étaient pas connus du temps du Prophète. Même esprit d'adaptation lorsqu'il reprend l'idée d'un minimum imposable ou celle des catégories d'attributaires contenues dans les listes issues des versets coraniques de l'époque médinoise.

Parcours original de pensée que celui de Sayyid QUTB qui développe une logique d'économie religieuse enracinée dans une théologie du pacte et de la création. L'auteur s'inscrit dans un projet délibérément utopique d'une société islamique non encore réalisée, régie par la shari'a (4) où la zakât, redevient ce qu'elle est dans le Coran, à savoir une véritable contribution sociale.

(4) - Dispositions législatives conformes aux prescriptions du Coran. (N.D.L.R.).

La tentative d'une triple critique

Le deuxième temps m'a permis de prendre du recul en opérant une démarche de type plus critique, sur les trois registres spécifiques du rapport au texte, du rapport à l'histoire et du rapport à la loi. Sous ce triple rapport, Sayyid QUTB est en continuité avec le mouvement réformiste (5) mais il s'en sépare aussi de façon nette. Il faut le dire, il n'est ni exégète, ni théologien, ni spécialiste du droit religieux, et il tient de cela à la fois les richesses et les faiblesses.

Le rapport au texte

Sayyid QUTB revendique le caractère miraculeux et divin du texte coranique et cette possibilité qu'il détient de s'adresser à chaque être vivant, à quelque époque que ce soit, de façon personnalisée. Avec un tel rapport au texte, il s'interdit de faire jouer toute critique historique ou tout recours à des documents parallèles autres que le Coran et les **hadith** (6). Pourtant il est clair que, par sa formation, il détient cette capacité critique sur le plan littéraire mais, par position de principe, il se refuse, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, à appliquer au Coran le même type de méthodologie.

Deux soucis justifient ce choix : se démarquer fondamentalement de l'imitation servile des orientalistes occidentaux et se libérer de la scolastique laborieuse et moralisante du passé pour permettre le recommencement aujourd'hui de l'expérience concrète et miraculeuse du message coranique. Avec une telle perspective, il durcit l'héritage réformiste et s'offre comme son rameau fondamentaliste. En cela, il se sépare de cet autre rameau qui développera une exégèse plus moderniste.

(5) - Mouvement religieux, lancé en Egypte par Mohammed Abduh, dans l'esprit de la « Réforme » pour retrouver la source vivante de la foi en revenant au texte Coranique et, par là, être capable de vivre cette foi dans le monde moderne. (N.D.L.R.).

(6) - Paroles et actes attribués au prophète Mohammed, mais non révélés comme le sont les versets du Coran. (N.D.L.R.).

Le rapport à l'Histoire

Pour le réformisme comme pour Sayyid QUTB, la référence à l'expérience de la première communauté musulmane est déterminante. Il s'appuie beaucoup sur cette histoire des débuts et sur les personnages édifiants des premiers temps : compagnons du Prophète et quatre premiers califes (**Abû Bakr, Uthman, Umâr, Ali**). Mais il ne se tient pas à une distance suffisamment critique de l'origine pour avoir une véritable intelligence du présent et de la modernité qui surgit dans l'Égypte de 1949.

En relisant l'histoire des origines, il est, en fait, mal à l'aise pour intégrer une démarche de critique historique et pour reconnaître le statut hagiographique des textes sur lesquels il s'appuie. Il ne prend pas suffisamment en compte l'Islam concret dans sa complexité historique ni la mesure du caractère symbolique de l'expérience initiale. Sa proposition garde le caractère d'une utopie, qui relève plus de l'eschatologie que d'un projet complet de société. Tentative courageuse pour tenir en tension l'histoire des origines et celle du monde qui lui est contemporain. Mais tentative difficile quand il s'agit de joindre une expérience forte de l'origine avec un présent qui échappe à la régulation que veut lui imposer un ordre imaginaire.

Le rapport à la Loi

Sous le registre du rapport à la Loi, les limites de Sayyid QUTB tiennent à sa façon de pratiquer l'analogie (7) et à sa difficulté à faire la part entre le profane et le religieux. Il revendique largement, comme le courant réformiste, la pratique de l'interprétation (**ijtihâd**) comme principe d'adaptation de la loi. Mais sa façon concrète de pratiquer l'analogie le voue soit à se tenir trop près du texte, par littéralisme étroit, soit à la pratiquer avec le danger de l'aléatoire et de l'arbitraire, dès lors qu'aucun fondement rationnel ne vient déterminer le rapport

(7) - L'« analogie » consiste à transposer dans une situation nouvelle le principe de solution retenu dans une situation similaire des temps anciens. Solution qui a reçu l'aval du Prophète, de ses compagnons ou de ses successeurs immédiats. (N.D.L.R.).

entre une prescription de loi positive divine et ce qui serait une norme éthique universelle qui lui serait extérieure.

Il a aussi de la difficulté à faire la part entre le profane et le religieux. La façon dont il appréhende la zakât, avec sa double fonction culturelle et économique, le montre bien. Pas plus que le réformisme lui-même, il n'a pu contribuer d'une manière décisive à séparer le théologique du juridico-social et à opérer une nette discrimination entre les matières purement culturelles et toutes celles qui touchent à l'organisation de la vie en société. C'est le courant moderniste qui assumera de telles recherches.

Prendre acte de cela, c'est dire que cette intrication du temporel et du spirituel n'est pas intérieure à la foi même de l'Islam mais liée à un certain type d'exégèse, une certaine façon de relire l'histoire, une certaine façon de comprendre la loi et de l'interpréter.

Une double confrontation thématique

Malgré les critiques que l'on peut adresser à Sayyid QUTB, sa démarche de fond, à mon sens, n'en est pas disqualifiée pour autant. J'ai donc voulu me confronter à elle sur deux thèmes de théologie morale qui se trouvent au cœur de sa réflexion, à savoir la destination universelle des biens et le droit des pauvres.

La destination universelle des biens

La tradition chrétienne rejoint la pensée de Sayyid QUTB lorsqu'elle marque l'exigence d'une destination universelle des biens à partir de la création. Il insiste sur le sens profond du pacte comme respect de l'ordre cosmique. Et toute atteinte à l'harmonie de cet ordre est, pour lui, élément de rupture du pacte. Ainsi la non prise en compte du pauvre est-elle bien, dans son esprit, atteinte au pacte et non respect de la destination universelle des biens.

Avec d'autres accents, la tradition chrétienne marque aussi l'exigence d'une destination universelle des biens à partir de la création. A la différence de la tradition de l'Islam, elle affirme que l'homme est créé « à l'image de Dieu » (Gn 1, 26). Cet élément propre à la tradition judéo-chrétienne fonde de façon spécifique la dignité humaine et la reconnaissance de l'égalité entre les hommes, en régime chrétien.

Le droit pour tout homme d'avoir accès à la terre pour les biens nécessaires à sa vie, le droit pour tout homme de prendre part à cette responsabilité d'être l'intendant de Dieu en gérant la terre est bien affirmé puisque tous sont égaux et que nul ne peut prétendre réaliser seul cette tâche : chacun a besoin des autres pour exister à l'image de son créateur. C'est donc en se destinant à la création à lui-même, en faisant effectivement en sorte que les biens atteignent leur destination universelle que l'homme s'accomplit comme image de Dieu.

Dans la tradition chrétienne, comme pour Sayyid QUTB, l'exclusion du pauvre est une atteinte à Dieu lui-même. Pour l'une et l'autre, la destination universelle des biens n'est pas une qualité accessoire mais bien une qualité essentielle de la création. Mais l'une tire plus la force de cet impératif de ce qu'induit la ressemblance même de l'homme à l'image de Dieu, tandis que l'autre le tire de la force d'un pacte qui engage Dieu et l'homme.

Que ce soit dans la pensée de Sayyid QUTB ; ou dans la doctrine sociale de l'Eglise, on retrouve de nombreux accents communs : une nette subordination du droit de propriété naturel à la destination universelle des biens, l'importance du travail dans l'accès à ces biens, une volonté de redistribution des biens et des richesses. D'autres accents soulignent, au contraire, leurs différences : il parle plus volontiers de « solidarité », la doctrine sociale de l'Eglise d'« amour pour les pauvres ». Il fustigera « les moyens conduisant au mal ». « Centesimus Annus » évoquera plus « les structures de péché qui entravent le plein épanouissement de ceux qu'elle opprime ». Cette exclusion des plus pauvres de la table de la création permet-elle de fonder un droit des pauvres ? C'est sur ce deuxième thème de confrontation que j'ai achevé ce travail.

Le droit des pauvres

Chez Sayed QUTB, comme dans la tradition chrétienne, se trouve affirmé un droit des pauvres en cas d'extrême nécessité. Fidèle à la tradition de l'Islam qui tient compte des situations d'extrême nécessité (**darûra**), Sayyid QUTB exclut que tout vol perpétré dans une telle situation puisse se voir appliqué le châtiement coranique tel qu'il est prescrit par le Coran (S. 5, 38). Dans un ouvrage postérieur, il radicalisera sa pensée sur ce sujet en disant que la mort de celui qui a perpétré ce vol, en situation d'extrême nécessité, fait de lui une figure emblématique, un véritable martyr.

La tradition chrétienne trouve elle-même, grâce au canoniste Huggucio, une solution originale au XII^e siècle. Pour ce dernier, l'affamé qui prend le bien d'autrui ne vole pas : il agit de par l'autorité du prêteur suprême, car, de droit naturel, toutes choses sont communes, c'est-à-dire qu'elles doivent être mises en commun, en temps de nécessité. Pour la première fois dans l'histoire chrétienne, le pauvre émerge comme un vrai sujet de droit, avec une véritable possibilité d'un recours à l'office du juge.

Reconnaître l'extrême nécessité n'est-elle pas une exigence pour aujourd'hui ? La doctrine sociale de l'Eglise n'a pas oublié l'enseignement des théologiens et des canonistes du Moyen-Age sur les droits des pauvres. Vatican II, dans *Gaudium et Spes*, rappelle bien ce droit (n° 69). Et « Centesimus Annus » pointe cette réalité toujours actuelle de ceux qui se trouvent en situation d'extrême nécessité (n° 33).

Mais comment peut se traduire cette injonction éthique en face des situations de précarité comme celle de l'Egypte de 1949 ou celles qui se développent de plus en plus gravement dans le monde d'aujourd'hui ? C'est à cela que tente de répondre Sayyid QUTB en définissant son système de redistribution zakâtique comme une sorte de droit des pauvres, proclamé par une législation divine.

Cette proposition est cependant marquée par des limites, tant sur le fond que sur la forme. L'auteur ne peut, en effet, distinguer l'obligation inscrite, au

sein d'une nation, dans un simple contrat civil de recherche d'équité et cette obligation qu'il affirme comme proclamée par une législation divine. Sur la forme, cette proposition reste une utopie difficile à mettre en œuvre. Mais l'initiative de la banque Nasser me paraît, à l'heure actuelle, reprendre en partie l'intuition de l'auteur, tout en s'intégrant au système civil des impôts égyptiens.

Quelle peut être l'efficacité des chrétiens dans un monde moderne de type occidental ? Disons, avec Gauchet, que nous vivons dans un monde d'au-delà de la religion où l'organisation de la cité est désormais totalement profane. Et si la réalité d'un droit des pauvres peut se traduire dans un contexte où le principe religieux ne structure plus l'organisation du champ social c'est en se fondant sur sa réalité séculière, à savoir celle des droits de l'homme.

Et c'est bien à la démocratie et à l'Etat qui l'incarne de veiller à ce qu'urgence et précarités soient prises en compte par des solutions politiques efficaces et par un travail législatif qui objective, par des lois, le souci prioritaire d'une solidarité vis-à-vis des plus pauvres.

L'Eglise a pris la mesure de ces déplacements et appelle les chrétiens à prendre leurs propres responsabilités. Le texte courageux de Paul VI, « Octogesimo adveniens », rappelle que les plus favorisés doivent renoncer à certains de leurs droits (n° 23) et souligne l'importance de remonter jusqu'aux sources structurelles de l'injustice (n° 4).

Conclusion

Avec des accents théologiques différents, avec des dynamiques différentes sur le plan éthique, c'est à la même question que cherchent à répondre Sayyid QUTB comme la doctrine sociale de l'Eglise. Faute d'avoir trouvé, l'un et l'autre, la réponse à l'urgence de ces précarités d'aujourd'hui, ils n'ont de cesse de nous interroger, en rappelant avec force cette injonction éthique fondamentale, au croisement de leurs héritages respectifs et surtout de nous engager à la mettre en œuvre.

L'homme et son corps

Quels repères éthiques ?

Le week-end des 16 et 17 janvier 1993 a rassemblé une centaine de membres et de partenaires de la Mission de France, laïcs et prêtres, pour faire progresser l'approche éthique d'une recherche commune, mise en relief à l'Assemblée générale de Lisieux, en juin 1991. Bernard Matray, jésuite, est venu proposer une réflexion sur "*la relation de l'homme à son corps*", telle que nous pouvons la percevoir dans la vie quotidienne de nos contemporains. Durant ces deux jours, il est intervenu à plusieurs reprises :

1. Il a évoqué les différentes approches du corps dans notre culture occidentale ;
2. Il a situé le corps en tant que lieu relationnel :
 - Comment nous accédons à la présence de notre corps dans ses modalités concrètes que sont la souffrance et le plaisir ?

— **Comment une anthropologie biblique peut assumer cette perspective relationnelle ?**

L'Atelier Santé (Mission de France - Association) organisait ce parcours.

Quelques-uns de ses membres ont exposé comment ils recevaient les questions éthiques dans leur équipe de travail, à travers leur expérience de la souffrance dans l'accompagnement de malades, ou la leur quand ils y sont eux-mêmes affrontés.

Les progrès de la Science et de la Médecine ont conduit à une nouvelle maîtrise du corps et de la vie, avec des pouvoirs agrandis. Les médias en font largement écho. La question du respect de l'être humain et de son identité se pose avec acuité, bien qu'elle soit souvent occultée, en particulier ce qui fait l'unité de la personne comme sujet de relation malgré les handicaps qui peuvent être les siens.

Différentes approches demandent à être confrontées pour que se poursuive la réflexion éthique sur " *le devenir d'un homme* " qui ne cesse d'être interpellé et aimé par Dieu.

Nous vous donnons ici quelques prises de paroles et témoignages significatifs de ces deux jours.

L'ATELIER SANTE.

"L'évolution des conceptions du corps en occident"

(Notes établies à partir de l'exposé de Bernard MATRAY S.J.)

Je travaille au Centre Sèvres, dans le Département d'Ethique biomédicale, fondé en 1985. Dans ce département, nous essayons de suivre, le mieux que nous pouvons, les différents problèmes éthiques qui sont posés depuis quelques années, de façon tout à fait accélérée et pressante par les progrès de la biologie et de la médecine.

Je fais aussi partie d'une équipe de bénévoles dans une unité de soins palliatifs à l'hôpital de la Cité Universitaire ; dans ce lieu où chacun fait une certaine expérience du corps malade de l'homme à proximité de la mort... Je travaille aussi à l'hôpital Bichat, dans un service de maladies infectieuses qui est actuellement occupé à 99 % par des malades du sida ; là, l'équipe soignante s'interroge sur la manière de prendre en charge ces malades et notamment dans la phase terminale de leur maladie. J'ai une autre filière de recherche, tout à fait personnelle, qui a une dimension esthétique ; elle concerne les représentations culturelles du corps.

Sur la thématique de fond de notre week-end, j'ai été intéressé par une phrase de David Lebreton dans un de ses livres *Sociologie du corps* : « **Le corps humain est une fausse évidence** ». J'aime assez cette expression : elle signifie qu'à partir du moment où l'on veut parler du corps, il faut tout de suite se poser la question de savoir qui va en parler et qu'est-ce qui sera mis dans le discours. Très rapidement, il est visible que les discours des uns et le discours des autres vont diverger, qu'il y a peut-être des points de contact, mais pas forcément nombreux. Il y a dans tout discours sur le corps la mise en relation entre celui qui parle et l'expérience qu'il a de son propre corps : cette expérience est plus ou moins harmonieuse et plus ou moins conflictuelle selon l'histoire personnelle de chacun. En

plus, celui qui parle du corps peut employer plusieurs types de langage : le langage verbal, qu'il soit oral ou écrit (celui auquel nous sommes le plus habitués lorsque nous décidons de réfléchir), le langage non verbal : celui du vêtement, du comportement, des gestes, (de tout ce qui parle du corps). La parole sur le corps proposée par quelqu'un dépasse toujours ce qu'il croit savoir lui-même.

La question dernière finalement n'est pas résolue : le corps est-il intelligible ? Y a-t-il, sur le corps, une parole qui soit suffisamment décisive, suffisamment profonde, pour rendre compte, sans hésiter, de notre existence corporelle ? Le plus souvent, le langage sur le corps tombe dans un dualisme assez spontané, notamment dans la traditionnelle distinction faite entre le corps et l'âme, l'un dans l'autre, ou l'un par l'autre, on ne sait pas trop comment ! Dans cette perspective-là, dans notre culture en tout cas, le corps apparaît souvent comme « ce qui nous tire vers le bas », comme ce que nous expérimentons en nous de pesanteur, de limitations. A cause de cela, le corps peut être connoté de façon plus ou moins négative. Mais, simultanément, notre culture connaît des approches inverses, c'est-à-dire celle du corps idéalisé, que l'on tente de sculpter comme une sorte d'idole, un corps divinisé soi-disant parfait, modèle d'existence.

Comment sortir de cette dualité ? Je pense que c'est précisément en prenant conscience de la relativité de nos expériences et de nos choix. Si le corps est une « fausse évidence », il faut chercher une solution du côté de cette idée que notre corps est une *réalité culturelle* : cette réalité culturelle, que nous expérimentons, est aussi celle que nous façonnons individuellement et collectivement. D'où l'intérêt de jeter un coup d'œil sur d'autres représentations historiques du corps qui nous montrent que cette réalité culturelle est précisément mouvante.

Il est extrêmement difficile de repérer les conceptions du corps qui ont habité chacune des cultures qui nous ont précédés et spécialement des cultures d'où nous venons : la culture grecque et la culture romaine. Pourquoi ? Parce que, pour bien connaître cette approche du corps particulier à chaque culture, il faudrait connaître l'histoire de la vie privée, l'histoire de la famille, l'histoire du vêtement, l'histoire de la santé, l'histoire de la maladie, l'histoire de l'hygiène, l'histoire de l'urbanisme, les arts, etc..., bref tout ce qui, dans une culture, parle du corps humain. Et devant la difficulté de ce problème, on peut esquisser une solution palliative qui consiste à se limiter à **quelques flashes.**

Dans la culture grecque

On trouve, dans la tradition grecque, d'abord **une approche du corps de type métaphysique**, avec deux chefs d'écoles philosophiques : Aristote et Platon.

Aristote peut être considéré comme l'un des philosophes qui a essayé de penser avec le plus de rigueur l'unité du corps et de l'âme, une pensée synthétique ; dans la tradition aristotélicienne, l'âme est la forme du corps, le corps étant la matière. Dire que l'âme est la forme du corps signifie que l'âme détermine la structure du corps ; elle est à l'origine de son existence, et elle détermine aussi, du côté de la synthèse, la totalisation des parties du corps. Elle en fait l'unité. On voit que cette approche d'Aristote est une approche par l'essence de l'homme. Mais cette réflexion sur le corps selon Aristote est vide de toute représentation possible, de toute représentation fantasmatique. Sa pensée propose un système de compréhension du corps et non pas un système de représentation du corps. Mais, à partir de cette idée que l'homme est une unité psycho-somatique, Aristote arrive à justifier toutes sortes de phénomènes que nous expérimentons dans notre corps et notamment ce qu'il appelle les quatre fonctions du corps : la fonction de nourriture et de croissance ; la fonction de mouvement et de désir ; la fonction de reconnaissance et de mémoire ; la fonction de la conscience et la pensée (et, dans la pensée, Aristote introduit le langage qui est une fonction du corps).

Je ne pense pas que l'exigence d'unité qu'Aristote a montrée ait été transmise dans notre culture. Nous avons plutôt adopté le dualisme platonien. **Platon** a introduit, dans sa compréhension de l'homme, un certain clivage entre le corps et l'esprit : il l'a introduit à partir d'une réflexion sur la mort : Puisque le corps est mortel, l'homme qui meurt est-il réduit à sa dépouille mortelle ? Disparaît-il avec cette dépouille ? L'affirmation de Platon est que, dans l'homme, quelque chose ne meurt pas dans la mort du corps. Cette réalité qui ne peut pas mourir dans la mort du corps a une existence relativement autonome par rapport à la vie du corps : d'où sa proposition d'une âme immortelle. Pourquoi cette âme est-elle immortelle ? En fait, parce qu'elle n'a jamais vécu de façon corporelle, mais a gardé une sorte d'autonomie essentielle. Il y a, dans la pensée platonicienne, une certaine extériorité de l'âme, réalité qui vient d'ailleurs et qui retourne ailleurs. Ceci in-

duit, sur la conception du corps, une certaine approche stoïcienne : le corps est une réalité éphémère dont les misères doivent être acceptées, portées en égalité d'humeur, en acceptant le bonheur et le malheur, la santé et la maladie, la vie et la mort. La mort de Socrate est présentée comme une libération de l'âme. Socrate accepte de boire la ciguë pour se libérer et sauver son « intériorité ».

Parallèlement à cette approche philosophique et métaphysique, la culture grecque connaît aussi une **approche esthétique** du corps. (Certains musées d'Athènes, montrent à l'évidence que la civilisation grecque s'est affrontée à la réalité du corps humain et a tenté de le représenter). Il y a, dans ce sens du corps, un début de culte du corps, dont par certains côtés nous avons hérité aujourd'hui. Il y a un lien, dans la tradition grecque, entre le corps et la beauté. Dans ses écrits, J.P. Vernant montre que cette sorte de canonisation de la beauté, de la jeunesse, de la santé et aussi du courage, de la persévérance, de la dignité, repose sur une conception de la similitude qui doit exister entre l'homme et les dieux. Si l'homme a une ressemblance avec les dieux, comment peut-il leur ressembler ? Par la part de beauté qu'il peut recueillir, la part de jeunesse, de courage, de bon fonctionnement du corps.

La civilisation grecque a beaucoup réfléchi sur la mort idéale : c'est la mort du jeune guerrier, de l'homme jeune au maximum de sa force et qui meurt au champ de bataille. Il vaut mieux mourir en étant à ce sommet de l'expérience humaine que sont la jeunesse, la beauté, la force que de mourir vieux. Dans la culture grecque, ce n'est que tardivement et dans certains écrits peu nombreux (Aristophane) que l'on se posera la question : mais qu'est-ce que la maladie ? Qu'est-ce que le vieillissement du corps ?

Dans la civilisation romaine

Il y a peu à dire : simplement une idée dominante. Il semble que, dans la cité romaine, ait régné une conception du corps que l'on pourrait appeler le « **corps politique** » Qu'attend-on du corps ? On attend que l'homme en bonne santé, en pleine possession de son corps, puisse être un homme actif, présent, et pertinent dans la société politique. C'est la société politique qui commande, en un certain

sens, la disposition de son corps. Par exemple, dans la civilisation romaine, régnait une certaine indifférenciation, en matière de relations sexuelles, entre les relations hétérosexuelles et les relations homosexuelles. Ces comportements, qui sont pourtant bien différents ne posaient pas de questions fondamentales. Mais des difficultés apparaissaient à l'intérieur de la société romaine, lorsque quelqu'un d'une classe supérieure avait des relations sexuelles, homo ou hétéro, avec un représentant d'une classe inférieure. La question était alors une certaine violation des structures de la société politique, sous la pression de l'instinct sexuel.

Dans la civilisation romaine, l'homme est un homme et peut être représenté physiquement dans son corps quand il évolue avec efficacité et équilibre dans le monde public, c'est-à-dire dans le monde politique. C'est par rapport à ce projet politique que le monde romain a développé une médecine assez rigoureuse, assez raffinée, et une hygiène elle aussi assez raffinée, mais a développé aussi un primat du masculin sur le féminin. La société romaine, dans la mesure où elle a magnifié le corps de l'homme et s'est détournée du corps de la femme, a sans doute marqué longtemps notre culture occidentale.

Au Moyen-Age

La conception du corps a beaucoup changé avec le Moyen-Age : d'abord, parce qu'il y a eu, entre temps, l'apparition du christianisme et que celui-ci a porté avec lui un langage sur le corps assez différent de celui des cultures païennes antérieures : notamment **un mélange d'estime et de méfiance** à l'égard du corps. Estime du corps, qui se dit clairement dans la sacramentalité du corps humain : le religieux assume le corps humain, veut l'orienter vers une sorte de plénitude que l'on appelle la sainteté. Mais, parallèlement à cela, la méfiance à l'égard du corps humain s'exprime dans une proposition insistante d'ascèse, de maîtrise du corps, une morale sexuelle de plus en plus stricte qui essaie de maîtriser la violence des pulsions. L'Eglise milite beaucoup pour que l'institution du mariage se consolide à partir du consentement mutuel des époux et régule les comportements du corps, notamment sexuels.

L'étude des représentations du corps montre que le Moyen-Age est probablement la dernière époque — au moins au plan esthétique — qui ait eu un sens aigu de la **valeur symbolique du corps**. Qu'entend-on par valeur symbolique ? C'est la manière dont le corps, dans ses formes, ses attitudes, ses gestes, sa vêtue est tout naturellement le rayonnement de l'intérieur, du cœur, de l'âme. Dans l'art du Moyen-Age, une grande attention est portée aux vêtements qui honorent le corps. Bien sûr, les représentations que nous avons (portails des cathédrales), concernent le plus souvent des personnages des classes sociales supérieures. Mais les masses étaient sans doute très sensibles à la noblesse des vêtements du corps. Il y a aussi, dans l'art du Moyen-Age, un sens de la verticalité : Qu'est-ce, pour l'homme, que se tenir debout dans son corps ? Quelle dignité y a-t-il dans cette verticalité ? Les représentations du corps visibles dans les sculptures et dans les manuscrits enluminés de cette époque, montrent qu'en aucun cas le corps humain ne fait l'objet d'une sorte de complaisance narcissique, comportement dont nous sommes devenus spécialistes avec nos affiches de vedettes, de chanteurs, qui cherchent à arrêter le regard essentiellement sur leur propre visage ou leur propre corps. La représentation du corps au Moyen-Age le montre d'abord comme porteur d'un message : celui qui est représenté est le plus souvent témoin de quelque chose, et son corps est animé par ce message même. Il n'est pas là pour capter avec complaisance le regard du passant. Il y a un enracinement intérieur du geste ; ainsi, si vous regardez des « Adoration des Mages », vous verrez comment la représentation de leur corps exprime cette attirance qui, d'Orient, les entraîne jusqu'au Christ qui apparaît en un lieu obscur. Il y a donc une « extériorisation » du dynamisme intérieur dont le corps peut être habité, que l'art du Moyen-Age exprime de façon tout à fait fidèle.

Parallèlement à cela, le Moyen-Age a une **conception de la maladie et du corps malade**. Quel est son statut ? Pratiquement, dans la société du Moyen-Age faute de médecine, le corps malade est un corps inguérissable. La maladie fait entrer dans un véritable statut : elle n'est pas une épreuve — sauf exceptions mineures — par laquelle on passe : elle est un statut vers lequel tout homme s'achemine de façon irrésistible avec le temps du vieillissement ou, dès la jeunesse, à partir des accidents de son existence personnelle. Si le malade a le statut social de l'inguérissable, la société a dû protéger ce statut. Tout l'effort du Moyen-Age est un effort pour créer une « suppléance symbolique » : comment faire pour que

le malade soit encore membre de la société, intégré à elle alors que cette société n'a aucune proposition de guérison à lui faire ? Le Moyen-Age a répondu par une symbolisation de type religieux. La guérison est cherchée du côté des pèlerinages et du culte des reliques ; la médecine se fait autour des tombes, des reliques, des pèlerinages. Là, est proposée au malade un mode d'intégration sociale qui lui permet de vivre sa maladie. Cette société croit encore au miracle, à la prière, c'est-à-dire à l'intervention de Dieu en faveur du corps malade. Il y a, à nos yeux, dans cette lutte contre la maladie, on peut le dire, aussi une certaine passivité.

Ce qui peut nous interroger, dans l'expérience du Moyen-Age, c'est justement la capacité qu'il a eu de créer un statut symbolique pour le corps malade, c'est-à-dire un statut social qui ne repose pas sur la dévaluation du corps malade, ou du corps mourant mais, au contraire, sur une valorisation, ultimement appuyée sur l'argument religieux, à savoir la ressemblance du malade, son identification avec le Christ souffrant, le Christ en croix, sauvant le monde par sa souffrance. Comment mettre le malade plus au cœur de la société ?

La Renaissance

Avec la fin du XV^e siècle, nous sommes au seuil de la modernité ; alors va apparaître une relation au corps complètement différente. Quelques noms soit de médecins soit de philosophes évoquent cette évolution.

Parmi les **médecins**, il faut citer les travaux des « anatomistes », ceux qui ont osé, pour la première fois — dans les années 1540-1550 — faire l'autopsie du corps humain ; c'est-à-dire franchir cette limite, entrer à l'intérieur du corps, en rejoindre le cœur, c'est-à-dire, pour finir, désacraliser le corps. Alors, des spécialistes entrent dans un travail d'exploration, de représentation objective du corps qui se laisse découvrir comme un assemblage mécanique de nerfs, de muscles, de canalisations, de tuyaux... Ces représentations vont se répandre dans l'Europe entière ; mais les premières images de ce corps humain disséqué seront encore chargées, d'une valeur symbolique importante. Ainsi, un médecin hollandais qui allait travailler en Italie au milieu du XVI^e siècle, dessinant un « écorché » (c'est-à-dire un homme déshabillé de sa peau et qui montre son système musculaire dans tout

son relief) n'a pas pu s'empêcher de représenter cet homme dans un paysage familier de campagne hollandaise avec son village, son clocher, ses chemins... Cet « écorché » est encore un homme debout, vivant, qui a figure humaine, tout habité par la nostalgie de son pays. Ce médecin a parcouru l'Italie pour disséquer, sur la place publique, devant des badauds ébahis, les corps des condamnés qui venaient d'être exécutés. Evidemment, l'enjeu de ces recherches — et cela aussi est intéressant — était également de type utilitaire : d'une meilleure compréhension du corps humain naissaient des possibilités d'intervention chirurgicale sur le corps humain.

On pourrait citer diverses anecdotes pour montrer comment la société de la Renaissance a été travaillée, de façon douloureuse, par ces entreprises d'exploration du corps humain qui le désacralisaient : par exemple, à l'Hôtel-Dieu de Paris, des conflits assez violents ont éclaté entre les médecins et les religieuses de l'Hôtel-Dieu qui ne voulaient pas donner les corps des malades défunts aux chirurgiens et les faisaient disparaître avant qu'ils ne s'en emparent pour les découper en morceaux. Paradoxalement, dans d'autres hôpitaux, pour les séances de dissection des corps (leur désacralisation), s'il n'y avait pas de pièces suffisamment grandes, on utilisait la chapelle de l'hôpital !! La table anatomique était dressée au milieu de la nef et, tout le monde s'assemblait autour... Au niveau culturel, cette mutation est absolument incroyable. Elle a donné naissance à des recherches concernant la reproduction du corps humain par des modèles en cire (travail technique étonnant). Ces reproductions n'étaient pas dépourvues de poésie ni de chaleur humaine. On trouve, tout à fait au début de la Renaissance, ce que l'on trouve aujourd'hui, au musée Grévin, c'est-à-dire une représentation objective de l'homme et du corps humain !

La **thématisation philosophique** de ce mouvement se trouve chez **Descartes** : dans ses « Méditations métaphysiques » de 1641, il propose le discours philosophique le plus explicite sur la distinction, dans l'homme, du corps et de l'âme. La réflexion de Descartes assume toutes les recherches faites avant lui sur le corps humain ; elle l'a conduit à l'idée du corps-machine. « **Je suis un sujet pensant et j'ai un corps** ». A partir de là, apparaîtra l'idée du sujet qui commande, qui préside et du corps qui exécute, qui obéit. Notre comportement actuel vis-à-vis du corps relève de cette problématique. C'est à partir de cette conception de Descartes, avec le comportement accéléré des sciences à la fin du XIX^e siècle, que s'est construite la médecine moderne.

Cette conception du corps-machine composé d'organes articulés les uns avec les autres et fonctionnant comme un tout, a contaminé encore aujourd'hui certains domaines de la réflexion contemporaine, voire de la réflexion théologique : tel ou tel passage de la dogmatique de K. Barth montre, sous-jacente, une anthropologie tout à fait étonnante, selon laquelle l'âme ou l'esprit s'opposent plus ou moins au corps dans un rapport dialectique. Je reprends les mots de K. Barth : « L'âme ou l'esprit dirigeant », alors que le corps cède. « L'âme précède, le corps suit », « L'âme tire vers le haut, le corps tire vers le bas », « L'âme est première, le corps est second », « L'âme est dominante, le corps est dominé »... Il y a dans une telle théologie, une relation de souveraineté qui peut se projeter sur une conception globale de l'homme. L'âme et le corps sont dans un rapport analogue à celui qui lie le ciel à la terre ou entre un père souverain et son fils qui obéit.

Aujourd'hui

Notre conception du corps semble vouloir tenir ensemble deux approches opposées, pour ne dire contradictoires. La première approche a déjà été évoquée ; celle du corps serviteur, **du corps domestiqué**, avec tout ce qu'elle suppose d'affirmations qui restent à vérifier d'un pouvoir du sujet — Je, moi — sur son propre corps, pouvoir qui, à la limite, doit être absolu et incontestable. Dans cette approche, si quelque part une limite apparaît, si le corps se fait trop encombrant, alors, puisqu'il est assimilable à une machine, il doit être possible de corriger son fonctionnement. La médecine actuelle et son pouvoir s'engouffrent dans cette conviction de la possession du corps ; ceci lui permet de considérer la maladie indépendamment du sujet malade, de vivre le corps comme un robot qu'on peut réparer, dont on peut remplacer éventuellement telle ou telle pièce, tel ou tel organe défaillant, l'essentiel étant que la machine continue à tourner. La dimension symbolique du corps est pratiquement refusée, détruite à l'hôpital ; derrière, il y a le rêve et le projet d'un fonctionnement idéal, parfait, qui inclut lui aussi naturellement toute une perspective sur le refus du vieillissement et de la mort.

La deuxième approche du corps, chez nos contemporains, ce serait celle du **corps exalté** — dont j'ai dit un mot à propos de la civilisation grecque — le

corps qui est un lieu du sentir et qu'on pourrait dire un lieu de salut personnel « *Si mon corps est en forme, je me considère comme sauvé* ». Approche tout à fait narcissique du corps qui s'investit dans les démarches de culte du corps : gymnastique plus ou moins spécialisée avec, comme fond, sacralisation de la santé, de la jeunesse, de la forme... Cette mise en état du corps idéalisé demande, dans notre société, un effort ; elle se pratique dans des lieux spécialisés où l'homme se retire de l'existence quotidienne, qui, elle-même, reste marquée par l'extrême pauvreté symbolique. Celui qui, par exemple, a couru toute une semaine dans le métro profitera de ses vacances pour aller réaliser un exploit — au désert, dans le Hoggar par exemple — où il pourra se redire à lui-même qu'il garde la forme, que son corps existe toujours. Le corps est vécu comme une sorte de réservoir de sensations dans lequel il faut puiser : consommer la vie par tous les bouts.

Exemple : l'accueil réservé dans les médias au film de Cyril Collart, *Les nuits fauves*. Il met en images un univers complètement déstructuré mais dans lequel chacun puise dans son corps comme dans un réservoir de jouissances instantanées. Par rapport à cela, peu importe l'histoire du corps, peu importe son devenir, peu importe sa fonction symbolique.

Pour conclure

On pourrait poser la question : est-ce que l'homme d'aujourd'hui a vraiment de l'estime pour son corps ? Compte tenu de son expérience individuelle et collective, est-ce que, pour lui, son corps ne serait pas un simple brouillon qu'il devrait et pourrait corriger, rectifier ? L'amélioration des performances du corps serait même l'objectif prioritaire de tout notre dynamisme social.

Dans ce cas-là, il reste à dire ce que cette problématique peut poser encore une question : l'homme dans son histoire, l'homme en tant qu'il se fait dans des choix, l'homme en tant qu'il est confronté à une vie, à un vieillissement, l'homme en tant qu'il doit assumer une mort nécessaire, que devient-il ? Que devient son corps ?

A nous de répondre. Par notre manière de vivre.

JACOTTE

En juin 1965, l'Association de l'UNAPEI [Union Nationale des Associations de Parents d'Enfants Infirmes (mentaux)] vient de se créer dans le département de la Somme. Je suis appelée, par ma profession d'éducatrice spécialisée, à sensibiliser les familles sur le fait qu'une éducation spécialisée peut apporter beaucoup à leurs enfants - ceux qui, jusqu'à cette date, avaient été jugés par ce mot terrible « irrécupérables » —. Il fallait redonner espoir à cette résignation passive des familles.

Cette sensibilisation commence dans une région pauvre du Vimeu rural.

C'est là que je fis connaissance avec Jacqueline, il y a donc 28 ans. L'assistante sociale m'avait prévenue : « C'est un petit monstre ». Jacqueline, c'est vrai, la nature l'avait bien défavorisée. Trisomique, petite, le visage ingrat, un strabisme prononcé, tu bavais, prostrée. Je n'arrivais pas à rencontrer ton regard ; d'ailleurs, ton entourage te semblait indifférent.

Jacqueline, vite appelée « JACOTTE », déjà ce surnom te donnait une certaine personnalité, jusqu'au jour où il parut en première page des journaux : « JACOTTE A L'ELYSEE ». Le Président de la République avait demandé à chaque Préfet de désigner une personne par département pour une réception à l'Elysée, concernant le secteur infirmes physiques et mentaux. C'est ainsi que Brigitte fut désignée, mais celle-ci déclara qu'elle ne viendrait qu'accompagnée de l'un d'eux (Jacotte). Avec ténacité, après bien des coups de téléphone à l'Elysée, la victoire fut remportée : Jacotte, seule handicapée mentale, fut accueillie par une haie de gardes d'honneur, servie comme une « Reine ». Présentée au Président réellement ému, celui-ci lui fit un baiser sur le front.

Jacotte, tu avais donc 17 ans quand nos chemins se sont rencontrés et, dans quelques jours, nous fêterons tes 45 ans. D'un milieu pauvre en tous domaines, tu avais grandi sans savoir ce qu'était un baiser, un câlin. Ta ma-

(*) Religieuse éducatrice.

man était très froide. Nourrie d'aliments liquides, tu ne connaissais que les petits pots d'alimentation toute faite, tu jetais ces emballages sous la table, ignorant que tu avais droit, comme tout le monde, à ton couvert, à ta place à table ; tu ne maniais que la petite cuillère.

A 11 ans, une grande peur a bloqué pour toujours les quelques bribes de langage que tu avais acquises.

Vingt-huit ans après notre rencontre : très doucement, lentement, tu es devenue un être heureux de vivre. Tu sais courir au-devant d'un baiser, d'un câlin. Tu peux prendre avec beaucoup de tenue un repas dans un grand restaurant. Tu manies très bien la fourchette et le couteau mais tu ne comprends pas pourquoi on t'embarrasse de plusieurs verres... Tu as un sens très prononcé de l'observation de l'ordre. Tes vêtements sont toujours bien pliés et jamais à l'envers. Le soir, après la veillée, si tes copains laissent les chaises en désordre, tu ne te coucheras pas avant que tout ne soit rangé.

Si tu reviens trois mois ou même un an après avoir pris un repas chez des amis, tu retrouves immédiatement la place que tu as occupée à leur table.

Tu n'as pas retrouvé ton langage mais, peu à peu, et c'est ce qui reste difficile, tu l'exprimes avec ton corps. Pour dire « Merci », tu agites ta petite main ; tu te précipites à la cuisine avec ton assiette pour savoir s'il y a encore quelque chose dans la marmite.

Tu as de vraies responsabilités : le rangement de la vaisselle dans le buffet de la salle à manger, tu casses très rarement, tu te défends en grognant fort si un autre veut faire ton travail.

Tu vas travailler à « La Ferme d'Antan » où, pendant une heure et demie, tu vas casser du pain sec donné par les restaurants pour les animaux de la ferme, et tu rouspètes quand c'est fini...

Chaque jour, tu t'appliques à des activités éducatives de maternelle et tu progresses, à 45 ans ! Tu as une très grande ténacité, et tu es heureuse d'y arriver.

Tu te sers souvent de ta bouche comme d'une troisième main, pour être plus habile. Ton odorat semble aussi, pour toi, être un élément important qui joue avec ta vue.

Tu repasses, après avoir dominé ta grande frayeur de la chaleur du fer. De toi-même, tu as su distinguer les slips des filles et ceux des garçons.

Tu sais casser les œufs pour l'omelette ou la pâtisserie, retourner une crêpe, mettre la table, où tu n'oublieras jamais le pain que tu aimes par-dessus toute autre nourriture.

Tu sais faire briller les chaussures de tes camarades, avec grande énergie. A la piscine, tu te déchaînes dans l'eau. A l'aire de jeux, le tourniquet, la balançoire, ça y va !

Tu aimes conduire le cadi des grandes surfaces, et tu sais « nous fausser compagnie » pour explorer les rayons bonbons, brioches ! Mais quand tu arrives à la caisse, tu es un peu embarrassée !

A table, tu observes ceux qui ont leur verre vide, jamais tu ne te sers sans penser aux autres qui l'entourent ; tu partages tes bonbons et gâteaux. Tu n'es pas trop égocentrique en comparaison des autres.

Malgré tous mes efforts, tu as mis 22 années pour te reconnaître dans la glace. Ce jour-là, c'était chez moi, quelle grande joie tu m'as faite ! Tu es devenue très coquette et très exigeante.

Je finirai - car il faut bien finir, bavarde comme js suis quand il s'agit de toi ou de tes amis ! - en évoquant les grands événements qui m'ont marquée :

- ton premier sourire,
- les premières pâquerettes que tu m'as offertes,
- la célébration de ta Confirmation, où avec 17 autres de tes camarades adultes, dans une église pleine d'amis, vous étiez reconnus à part entière par l'Eglise d'Amiens,
- ton entrée à l'Elysée,
- ta grande sensibilité pour la musique,
- ton émotion à un certain passage de la 9^e Symphonie de Beethoven.

Petite JACOTTE, tu resteras, et c'est ce qui fait ta grande dignité de femme, avec ce grand mystère qui l'enveloppe et qui nous interroge à tout moment.

« Tout homme est une histoire sacrée,
l'homme est à l'image de Dieu ».

AVEC DES PERSONNES AGEES

C'est lors d'un séjour au bord de la mer, pour des vacances avec des pensionnaires de notre maison de retraite, que commence l'expérience que je vais vous partager.

Soignante depuis deux ans, c'était la première fois que j'avais à effectuer un tel travail : accompagner des personnes âgées en vacances, persuadée que ce ne serait pas très différent du quotidien connu. Or, j'ai vite découvert que ces pensionnaires sont des « êtres », des personnes à part entière. Le plus important, c'est « leur vie » et non leurs petites infirmités auxquelles nous avons à donner des soins. Leur vie est « première » ; la nôtre est là pour la servir ou l'accompagner, « la rendre possible ».

Leur vie s'exprime dans une permanence de « désirs » et une libre circulation de « plaisirs ». Ils aiment sortir. Les femmes savent se faire coquettes. Pour eux, écrire est un plaisir. Ils pleurent, éclatent de rire ; ils dansent, même en fauteuil...

De tout cela je prenais conscience, en écoutant : écoute de ce qu'ils sont, avec tendresse, émotion et joie. Tout cela, dans un temps de vacances qui nous disposait, tous et toutes, au partage. Nous leur donnions même le bonheur de réexprimer l'amour. Un petit vieux me chuchotait : « Tout revient de loin ; je me sens renaitre ».

Au retour, pouvons-nous travailler comme avant ? Cette expérience nous pousse à un regard neuf sur « le malade », comme on dit ; je dirais maintenant, sur « la personne ». Je pense, par exemple, à Madame F. (90 ans). Elle est ce que l'on a l'habitude d'appeler une « plante verte » ; cela

(*) Laïque aide-soignante.

depuis des mois : plus aucune communication verbale ; une mise en fauteuil journalier, avec des oreillers pour caler son corps inerte ; jamais de demande sur ce qui lui ferait plaisir ; on la nourrissait comme on gave. J'ai eu un autre regard sur elle : Madame F. est une « personne ». Il m'était devenu impossible de lui faire sa toilette comme avant. Je lui parlais et m'excusais d'avoir à l'embêter, car les gestes de la toilette lui font mal. J'ai osé l'embrasser pour le lui dire et, au cours de sa toilette, cette femme eut des larmes que nous n'avions jamais connues avant. C'était sa communication. Elle aussi « revenait de loin ». Les jours suivants, nous avons remarqué que, par l'expression de son visage, elle manifestait qu'elle savait qui la soignait de cette façon nouvelle. Peu à peu, nous communiquions avec des signes de tête et, un jour, elle réussit même à exprimer qu'elle voulait revoir son fils.

Je pense aussi à une autre pensionnaire : tous les jours, je la saluais, mais seulement du pas de sa porte car je n'avais pas envie de la rencontrer davantage. Le jour de son décès, j'ai compris combien notre relation était grande et je crois qu'elle m'a attendue pour mourir dans mes bras. J'ai seulement pu dire : « Hélène ! ».

Une telle relation demande effort et dépossession de soi. Consciemment ou inconsciemment, pour nous protéger, nous fuyons cette relation corporelle.

Ces vacances, nous étions payées pour les faire : un travail comme les autres. Elles furent une « aventure », une fantastique aventure, avec des êtres côtoyés tous les jours, que l'on ne connaît pas ou que l'on ne connaît plus comme tels.

Le pensionnaire reprend la première place. J'ai pris conscience aussi que le corps de certains soignants a tendance à s'appuyer sur le corps du soigné (physiquement lors de la toilette, et moralement, souvent). Alors que c'est le contraire qui nous est demandé. Finalement, nous négligeons trop ces contacts du corps, fussent-ils infimes. Le corps est relation, le corps est communication, le corps est transmission. J'y vois, moi, la dimension spirituelle du corps, même si l'on n'en a pas conscience ou si l'on se refuse à la qualifier d'un point de vue religieux. Il m'est impensable de dissocier les deux. Le corps est chemin, vie et vérité.

LE LANGAGE DU CORPS HANDICAPE

Les enfants myopathes et leurs familles nous ont associés à leur combat, pour vaincre cette terrible maladie.

Les tétraplégiques et paraplégiques qui concourent aux « Jeux Olympiques des handicapés », nous invitent au courage.

Les prises de vues impressionnantes du premier saut des jeunes aveugles forcent notre admiration.

De nombreux jeunes du Tiers Monde seront handicapés à vie parce qu'ils souffrent de malnutrition ou parce qu'ils auront été cruellement utilisés, malgré eux, comme donneurs d'organes, pour sauver des gens plus fortunés ou nantis...

Dans un tel contexte, comment oser encore parler de son handicap, si léger puisse-t-il paraître, sans être taxé d'inconscient ou de naïf. Mais lorsqu'on est handicapé, le handicap des autres semble toujours plus facile à porter que le sien propre. Le handicap qui est le mien n'est jamais celui que j'aurais choisi.

L'atelier Santé m'a demandé de vous faire partager mon expérience « du langage du corps handicapé », puisque je souffre de « surdité ». On appelle cet handicap plus pudiquement : hypoacousie neurosensorielle bilatérale accentuée.

Je tenterai de décrire l'itinéraire que j'ai dû parcourir pour essayer d'accepter ce handicap. Puis je vous ferai partager quelques « instantanés » de ma vie professionnelle d'infirmier. Ce sont des « flashs », et chacun d'entre nous pourra s'exercer à « décoder » quel langage du corps est sous-jacent en chacun d'eux... A travers ce « corps handicapé » n'est-ce pas la personne tout entière qui se dévoile ?

(*) Prêtre infirmier.

MON ITINERAIRE

Je ne suis ni psychologue, ni psychothérapeute, ni « stomatanalyste » (une science de ces vingt dernières années qui se voudrait complémentaire de la psychanalyse). Mon seul titre à prendre la parole est de chercher à exprimer comment je vis mon handicap : cette surdité qui m'affecte. Pour être plus didactique, je distinguerai plusieurs étapes dans mon itinéraire... Mais aucune n'est tout à fait achevée quand l'autre commence, et souvent toutes les phases sont enchevêtrées, jamais totalement assumées... « Chaque jour, il faut recommencer le parcours ».

a) Quand s'est accentuée ma difficulté à entendre, (peu important à ce stade, les causes de mon handicap), ma première réaction a été :

— le « DENI » (vouloir se cacher à soi-même ce handicap) : « Non ! je n'entends pas plus mal qu'un autre mais les autres articulent très mal. La sonorisation de cette salle est très mauvaise ou l'acoustique est défectueuse... ».

A cette étape, je vis une relation très agressive face à mes interlocuteurs que je n'entends pas : « ils n'élèvent pas la voix pour que je puisse les comprendre... Ne sont-ils pas eux les responsables de cette difficulté à communiquer ? (Un aveugle n'a pas à chercher à se faire excuser d'être aveugle et volontiers quelqu'un l'accompagnera pour traverser un passage dangereux... Mais un sourd sera vite la risée de son entourage, même parfois de ses intimes...) ».

— Après le déni, je me mets en quête d'un « BOUC ÉMISSAIRE » : il faut un responsable... : si je suis sourd, n'est-ce pas la faute des médecins qui m'ont administré sans surveillance un traitement ototoxique à l'âge de 23 ans ? Et pourquoi ne m'ont-ils pas conseillé d'éviter la prise régulière de tel médicament pendant mon séjour en Afrique ? De plus, cette surdité n'a-t-elle pas été aggravée par le traumatisme crânien dont j'ai été victime à la suite d'une agression ? Et s'il y avait des facteurs génétiques favorisant ce handicap ? ...

— Après le déni et la recherche d'un bouc émissaire, le troisième stade sera : « le REPLI SUR SOI ». Pour un déplacement on choisit un itinéraire

pour fuir la rencontre des autres de peur qu'ils vous adressent la parole. On évite même de faire les courses les plus élémentaires : la caissière du magasin donne le montant de la somme à payer, vous n'avez pas compris, aussi pour ne pas paraître ridicule par votre surdité, vous tendez un billet de 200 francs pour régler un achat d'une dizaine de francs. Si vous devez quand même participer, contraint et forcé, à une réunion, vous essayez de pallier votre surdité par votre regard, en déchiffrant les mouvements des lèvres de vos interlocuteurs. Mais vous devenez vite la moquerie de votre entourage, parce que vous parlez en même temps que d'autres s'expriment à voix basse, ou parce que vous répondez affirmativement à une question que vous n'avez pas comprise et qui requerrait pourtant une réponse négative de votre part. Et je n'insiste pas sur les peurs quotidiennes, avouées ou non, de perdre son emploi professionnel, ni sur l'angoisse devant l'incertitude de l'avenir.

Las d'affronter les mille obstacles du dialogue quotidien, le sourd, jour après jour, s'isole inexorablement et s'enferme dans son univers, désespérant de lui-même et des autres, dans l'attente cependant « d'un miracle » qui lui rendrait l'audition ou lui redonnerait sa place sociale.

b) Ce « miracle » peut se réaliser de manière inattendue, souvent dans la confiance accordée à des personnes amies. Elles vous aident à reconnaître votre handicap, à l'accepter, à l'assumer autant que faire se peut et à vivre avec.

Alors peuvent commencer les consultations auprès des spécialistes ORL, audioprothésistes, à qui on avoue son handicap pour y chercher remède.

La nouvelle « image de soi » que vos prothèses auditives vous donnent vous ne l'acceptez pas du jour au lendemain ! ... Puis, progressivement, vous retrouvez le désir et le goût de la rencontre avec l'autre, sans agressivité, avec plus de sérénité, vous reprenez place dans votre réseau social. Et, parce que vous avez réappris un peu le sens de l'humour, vous savez que cette écharde dans votre chair vous aide à comprendre votre propre finitude. Cette finitude, reconnue ou non, est fragilité et vulnérabilité et elle affecte tout être humain.

Tout handicap, s'il est assumé, peut aider à approfondir notre existence pour découvrir que l'essentiel de toute vie humaine se situe bien au-delà du confort et du paraître...

Cette brèche dans mon corps me permet de mieux percevoir que toute personne s'exprime par tout son être. Et pour comprendre l'autre, il n'est pas suffisant d'entendre son langage, mais il faut parcourir avec lui le chemin de la vie. « Car tout homme est engagé dans une interminable quête de son unité où corps et esprit se confrontent sans cesse » (Journal des psychologues n° 97, p. 24).

Assumer son handicap peut être un chemin de communion. Et si par hasard on s'étonne de la manière dont vous vous « impliquez » pour être présent à l'autre par tout votre être^o; si l'on s'étonne de votre écoute attentive, votre réponse s'élançe comme une fusée : « c'est parce que je suis sourd ! ».

QUELQUES VISAGES

Dans un deuxième temps, voici quelques exemples rencontrés dans le quotidien de ma vie professionnelle. Vous ferez vous-même, si vous le désirez, une analyse du langage sous-jacent.

Madame NOÉMIE, âgée de 68 ans, est hospitalisée depuis quelques jours pour insuffisance respiratoire. Son état s'est bien amélioré. Mais, au cours du déjeuner de ce dimanche midi, elle sonne à plusieurs reprises. L'aide soignante vient répondre à l'appel et lui demande ce qu'elle veut. Noémie ne parle pas. L'aide soignante quitte la chambre en colère. A la fin du déjeuner, elle emportera le plateau du repas laissé intact par Noémie. Pour l'équipe soignante d'après-midi, sur le cahier de transmission est rédigée cette note : « chambre 437, Madame Noémie n'a pas voulu manger, toujours agressive, sonne sans cesse... ». A 13 heures, l'infirmier d'après-midi, quand il prend son service, fait le tour des malades. Arrivé à la chambre 437, il constate que Madame Noémie a fait un accident vasculaire cérébral. Elle est paralysée et aphasique.

VINCENT a 30 ans. Tempérament enjoué, il se sait « séro-positif » en phase SIDA. Une infection à cytomégalo­virus (CMV) (que la thérapéu­tique n'arrive pas à juguler), le rend progressivement aveugle. « Je préfère mourir que de devenir aveugle ». Vincent, lors de sa dernière hospitalisation, ne peut plus lire, ni écrire, ni regarder la télévision. Nous n'avons pas su, pas pu, l'aider à découvrir d'autres centres d'intérêts... Quand nous lui rendons vi­site, Vincent accepte de nous serrer la main, tout en s'enfermant dans un pro­fond mutisme. Lors de notre dernière rencontre, il me salue en me disant : « au revoir », cela voulait dire « adieu ». Et il s'est laissé mourir de faim...

ISABELLE est agent immobilier. Elle a 45 ans, est mariée et sa fille est coiffeuse. En 1984, elle doit subir une hystérectomie. Cette intervention a nécessité une transfusion sanguine. A la suite d'une grosse fatigue en 1987, elle se découvre « séro-­positive », contaminée par cette transfusion et doit cesser son travail. Dès que son mari apprend la maladie de son épouse dont l'état s'aggrave, il la soupçonne d'infidélité et la quitte pour rejoindre une fem­me plus jeune...

SABINE a 21 ans. Elle vit depuis deux ans en cohabitation avec un jeune homme ex-toxicomane. Sabine tombe enceinte. A cette nouvelle le jeune homme la quitte. Malgré la pression de son entourage pour qu'elle se fasse avorter, Sabine conduit sa grossesse à terme. Mais lors de son accouchement, elle se découvre aussi « séro-­positive », contaminée précédemment par son « copain ».

« Je désirais cet enfant » dit-elle joyeuse. Mais presque aussitôt son vi­ sage s'assombrit, elle ajoute : « depuis que mes parents savent que je suis séro-­positive, ils ne m'embrassent plus, ils ont même peur de me serrer la main et ils cherchent à désinfecter à l'eau de javel tous les objets que je tou­che. Ils me considèrent comme une pestiférée et pourtant je suis leur fille ! ».

MURIEL a 20 ans. Elle a sombré dans la toxicomanie à 15 ans. « Après l'école », explique-t-elle, je rentrais à la maison, j'étais seule devant la TV, mes parents ne rentraient que très tard le soir. Je suis donc partie avec une « bande de copains »... Quelle bêtise ! Par mon adolescence ; toute ma vie

est gâchée !... Elle vit aujourd'hui avec un copain « séro-positif » et se découvre elle-même « séro-positive » lors de sa première grossesse. Leur premier enfant est décédé quelques jours après sa naissance : mort subite du nourrisson.

Muriel, en juillet 1992, est à nouveau enceinte. Elle contracte une toxoplasmose dans le premier mois de sa grossesse. Elle demande une I.T.G. (interruption thérapeutique de grossesse).

« Tout mon corps crie le désir d'un enfant », affirme-t-elle, « je sais que ce n'est pas raisonnable, mais nous aurons un troisième enfant ».

FABIENNE a 28 ans. Elle est sage-femme et travaille à la maternité d'une ville du sud de la France. Elle se sait séro-positive, contaminée par son conjoint ex-toxicomane. Un jour, où elle vient en consultation à l'hôpital, nous échangeons quelques phrases sur son travail en maternité. Soudain, elle éclate en sanglots : « Jamais je ne pourrai porter en moi et tenir dans mes bras un bébé qui sera le mien », murmure-t-elle !...

GUILLAUME a 60 ans. A la suite d'un accident de moto, il entre à l'hôpital dans le coma. Plusieurs fractures à la jambe gauche et au bras. Après plusieurs interventions réparatrices infructueuses, en accord avec le patient, l'amputation de la jambe est décidée. « Mon avenir est fichu, désormais ; jamais plus je ne pourrai me réinsérer dans la vie », s'exprime à haute voix Guillaume.

« L'amputation d'une jambe modifie « l'image de soi », mais tu es assez courageux ; ton insertion sociale tient à d'autres critères que la présence ou l'absence de ta jambe gauche. Tu connais d'autres personnes qui ont subi l'amputation d'un membre et qui ont refait surface, ils ont repris place dans leur réseau social. Pourquoi ne pourrais-tu pas vivre cette réinsertion sociale toi-aussi ? ... ».

La cicatrisation est difficile et une longue rééducation nécessaire, puis une prothèse est adaptée.

Un an après son accident, Guillaume a bien repris sa place dans la société, « je vis avec une intensité plus grande », dit-il ; il sait maintenant le

prix de la vie, elle est un combat sur soi-même fragile et vulnérable, pour retrouver sa place au service des autres. Aussi affirme-t-il : « Mon passage à l'hôpital de la Conception où j'ai été soigné, a changé ma conception de la vie !... ».

Ce sont là quelques réalités affrontées dans le quotidien, vécues mais pas toujours bien assumées.

Il aurait fallu montrer aussi comment parfois le corps « se dérobe » quand la personne est trop imbue de son succès, de sa promotion, de son prestige. Ces exemples montrent que le « langage du corps handicapé » n'est pas toujours bien perçu, mais souvent occulté ou nié. La personne qui « prononce ce langage » pourra vivre ignorée des siens ou marginalisée par son entourage tant est violent en nous le réflexe de fuite. Cette personne pourra même être menacée : j'ai relevé, dans le journal « La Croix » du 30.12.92, cet entrefilet : En Allemagne les handicapés attaqués : « les handicapés sont également victimes de menaces verbales ou d'attaques physiques, de la part des extrémistes de droite. A la haine contre les étrangers succède maintenant la violence contre les plus faibles de notre société », estime le président de la Fédération des handicapés. Où en sommes-nous en France aujourd'hui ?

Mais, un autre regard est possible. Nous terminerons en citant France QUERE qui écrit un article intitulé : « sur la Dignité » (revue JALMALV, « Jusqu'à la mort accompagner la vie », déc. 92, page 13) :

« Ce que nous appelons déchéance n'est jamais complètement vrai, même dans l'aspect physique : chez le plus abîmé subsiste au moins la brûlure d'un regard, la beauté d'une main flagellée par les ans. Et quand tout ne serait à nos yeux que ruine, de la part intérieure nous n'avons pas la clé, conscience intacte ou fragmentaire, obscure fidélité à soi-même. Ne nous en constituons pas les juges, faute d'en être seulement les témoins. Et que diable, nés hommes, nous ne cessons jamais de l'être. Même nos ossements blanchis seront dits encore humains ».

Ce respect de la dignité de l'autre, si handicapé soit-il, peut pour nous, prendre visage quotidiennement renouvelé.

MON TRAVAIL SUR LE CORPS

Ma première immersion dans le monde des travailleurs de la santé, de celles et de ceux qui travaillent sur des corps, avec des corps, devant des corps, avec tout leur propre corps, remonte à 1964. A cette époque, j'étais au séminaire et, avec 8 copains, en accord avec notre supérieur, nous décidons d'aller travailler pendant nos vacances, plutôt que faire des colos. Et me voilà donc durant un mois à faire le ménage, la vaisselle, les courses, et à aider à lever, coucher, asseoir, donner à manger à des hommes, des femmes, des jeunes et des moins jeunes, de grands malades, des chroniques et autres habitués. Un mois à découvrir le corps des autres avec des collègues très divers dans leur approche du corps de l'autre.

Et moi-même ? Avec quelle inexpérience ! C'est vrai qu'on m'avait appris à mater mon corps, à le rudoyer, à l'endurcir, mais interdit de caresser, cajoler ou toucher pour faire du bien.

C'est donc du bout des doigts que j'ai commencé mon travail d'aide-soignant, avec beaucoup de réticences, de répulsions, d'hésitations, de timidité. J'avais bien appris à rencontrer les personnes au niveau de leur tête, mais là devant un corps, plus ou moins nu et, qui plus est, souffrant, je devais me faire violence. Je me souviendrai toujours de cette jeune fille de 20 ans atteinte d'une méningite tuberculeuse : un squelette qui n'avait que la peau sur les os, couverte d'escarres des pieds à la tête ; un être aux yeux écarquillés, transpirant la douleur, l'angoisse, la peur. Très peu de soignants volontaires pour s'en occuper. On entrait dans sa chambre en se blindant, telle cette infirmière qui allait en griller une avant d'entrer, et moi pendant les soins, combien de fois ai-je dû aller à la fenêtre pour reprendre souffle après les nausées !

(*) Prêtre aide-soignant.

Il m'a fallu des années d'apprentissage pour me familiariser avec les corps, avec mon corps, pour accéder à l'intimité des corps. On n'a d'ailleurs jamais fini d'y accéder, c'est toujours à faire et à refaire. Il faut dire que j'avais (j'ai) beaucoup de handicaps : je ne suis qu'un homme, de surcroît formé dans les séminaires, ayant vécu pendant 37 ans dans un bocal unique, le monde ecclésiastique et catholique, une bulle qui m'isolait physiquement (non intellectuellement) du reste du monde.

Le travail au quotidien, à partir de 1975, dans un service de médecine générale, cardiologie et soins intensifs, diverses formations à la manutention, au toucher, sur la psychologie du malade, et surtout la session « accompagnement des personnes en fin de vie », ajoutée à d'autres sessions ayant comme base l'analyse transactionnelle, m'ont beaucoup fait progresser dans la connaissance du fonctionnement de mon corps et de celui d'autrui.

S'est produit alors comme un manque. Alors que j'avais appris durant des années à entrer en relation avec des personnes, voilà que subitement les conditions de travail ne me permettaient plus de les rencontrer humainement. Il fallait tout faire vite : une course effrénée, du matin au soir dans les couloirs, les ascenseurs, les monte-malades. J'étais devenu un manutentionnaire de corps alors que j'étais arrivé à désirer les rencontrer dans leur globalité.

C'est ce qui m'a amené à travailler dans une maison de retraite, là où je suis depuis trois ans. Et ce que je vais vous dire maintenant recouvre tout le cheminement passé. Car, dans cette maison où vivent 270 résidents, j'ai la chance de pouvoir mettre en pratique ce que l'expérience et les formations m'ont apporté. Durant huit heures par jour, j'accompagne des personnes dans tout ce qu'elles ne peuvent plus faire par elles-mêmes : marcher, se lever, se coucher, se laver, manger, boire, toucher, voir, entendre, sentir.

Depuis trois ans, j'accompagne des corps plus ou moins pensants, plus ou moins conscients, plus ou moins désorientés. Dans tous les cas, des corps vieillissants, handicapés, souffrants, diminués, usés, mais tous vivants quelque part. Ces corps avec lesquels je fais un bout de chemin, ces corps avec lesquels, sur lesquels je travaille, sont vivants de multiples façons : c'est le corps qui me

regarde, qui m'écoute, qui me sent, qui me touche ; c'est aussi le corps qui me souhaite ou me redoute, qui parfois m'attend et me désire. C'est toujours un corps qui a besoin d'un autre corps pour exister, pour reprendre vie, forme, conscience, pour être un peu plus homme, un peu plus femme, un peu moins dépendant et un peu plus vivant par lui-même, pour lui-même et pour les autres.

En face de ces corps, je suis aussi un corps plus ou moins conscient, plus ou moins fatigué, plus ou moins accueillant. Un corps qui a ses limites, ses besoins, ses désirs, ses appréhensions, ses peurs, et qui en prend davantage conscience dans la rencontre de l'autre. C'est la rencontre des corps qui met en évidence, si besoin est, qu'il n'y a pas des malades ou des vieillards en face de bien portants ou de plus jeunes, mais que les uns comme les autres nous avons nos handicaps, nos faiblesses, et que nous sommes porteurs de plus que ces handicaps ou faiblesses. Je dirais même que c'est à cause d'eux, grâce à eux : ils sont, en quelque sorte, notre richesse commune, car ce sont eux, ces handicaps, ce sont elles, ces fragilités, qui enrichissent la rencontre des corps.

C'est même grâce à ces failles que se fait plus facilement la rencontre. C'est quand je me reconnais faible que je suis fort ; c'est quand je me reconnais petit que je peux grandir et faire grandir l'autre. Et cela est extrêmement ressenti par les personnes âgées. En effet, ces personnes du 3^e ou 4^e âge s'efforcent de faire comprendre par tout leur corps ce qu'elles attendent de celles et de ceux qui les accompagnent. Souvent, il ne leur reste plus qu'une ou deux facultés, et elles les utilisent au maximum de leurs possibilités. C'est à nous, c'est à moi de les détecter rapidement pour établir une relation valorisante. Et tant que je n'ai pas compris par où elles existent le plus, je ne serai qu'un corps parmi d'autres corps qui évoluent dans leur environnement.

Mon travail est donc d'abord de reconnaître ce qui ne fonctionne plus bien dans le corps de l'autre et d'optimiser ce qui fonctionne bien : ou bien la vue, ou l'ouïe, ou la marche, ou la parole, ou le toucher. Et quand j'ai fait cela, je suis gagnant, je fais des gagnants, des heureux, des personnes qui savent qu'elles existent pour moi et que j'existe pour elles.

LE DIAGNOSTIC ANTENATAL OU PRENATAL

Je suis puéricultrice, responsable d'un centre de Protection Maternelle et Infantile. Mon travail comporte la participation à des consultations de pédiatrie, de gynécologie, des visites à domicile. Il n'est pas très technique, il est surtout fait de dialogues et d'accompagnement.

Comment se pose la question ? Le but du diagnostic anténatal est de repérer des anomalies avant la naissance. Cela va des petites anomalies aux malformations graves, incompatibles avec la vie, y compris les anomalies génétiques et les maladies virales contractées pendant la grossesse.

C'est un sujet dont on parle peu, parce qu'il s'est inscrit petit à petit dans les pratiques quotidiennes. Pourtant toutes les femmes qui ont eu des enfants récemment ont eu des diagnostics prénatals. Ils sont de plusieurs ordres. Depuis 1992, par harmonisation dans la CEE, ces examens légaux et obligatoires sont au nombre de sept. Les éléments du diagnostic viennent de plusieurs sources : les prélèvements sanguins - groupe sanguin, facteur rhésus, numération globulaire et formule sanguine, test de rubéole, toxoplasmose, hépatite B, SIDA - et les échographies, tout à fait systématiques. Il y a un troisième type d'examen auquel on pense souvent quand on parle de diagnostic prénatal, c'est l'amniocentèse, qui est proposée et conseillée aux femmes de 35-38 ans.

(*) Laïque puéricultrice en P.M.I.

L'intérêt de ces dépistages est évident. C'est une meilleure surveillance de la grossesse, plus précise quand la grossesse est « à risques ». Ce sont des soins intra-utérins - pas encore très au point - et surtout des soins précoces : accouchement en milieu spécialisé et mise en œuvre d'un traitement médical ou chirurgical dès les premières heures de la vie.

Un bon exemple, l'hépatite B. Actuellement, 1,5 % des femmes qui accouchent en France - soit 10.000 - sont porteuses du virus de l'hépatite B. Environ un quart des enfants à qui elles donneront naissance sont susceptibles de développer cette maladie et, parmi eux, 1.000 meurent à plus ou moins long terme. Le dépistage de toutes les femmes enceintes doit permettre la prise en charge, entre la 12^e et la 24^e heure de vie, de 2.500 nouveaux-nés atteints. Le protocole thérapeutique est codifié, il marche bien, il est efficace, il permet un avenir à ces 1.000 enfants qui, en l'absence de traitement, sont très menacés. C'est dire l'intérêt du diagnostic.

Je voudrais maintenant poser quelques questions plus générales, avant de préciser les deux repères importants de mon exercice professionnel. Les anomalies décelées par échographie ou amniocentèse ne bénéficient pas toujours d'un traitement aussi codifié. En voici trois exemples :

◆ *L'échographie pratiquée chez une jeune femme enceinte de 6 mois a montré un uretère - conduit qui relie le rein à la vessie - long, tordu, anormal, qui risquait de provoquer des infections urinaires fréquentes, nocives pour le rein. Ce petit garçon a fait l'objet, dès sa naissance, d'une surveillance attentive. Il a pris, à titre préventif, des antiseptiques urinaires. Il a été opéré à l'âge de 8 mois dans d'excellentes conditions et tout permet de penser qu'il n'aura pas de problèmes rénaux par la suite. C'est un cas idéal où le diagnostic prénatal a permis un traitement de bonne qualité. Mais il a aussi*

été, pour les parents, source de beaucoup d'angoisses avant et après la naissance.

◆ *Par contre l'échographie pratiquée à trois mois chez une autre jeune femme, enceinte pour la première fois, a montré la présence de jumeaux siamois (soudés par le tronc), inopérables et non viables. Une interruption thérapeutique de la grossesse a été proposée et acceptée par les parents. Interrompre ce processus de vie ne me paraît ni illégitime ni immoral, mais on peut discuter sur le moment le plus opportun de le faire. C'est de toute façon une décision très difficile à prendre. Ce couple n'était pas marié - lui était divorcé - or ils vivent dans un climat chrétien assez traditionnel et cette conception d'enfants gravement mal formés a été quelque part reçue comme une punition avec un besoin immédiat de réparer. Ils se sont précipités pour régulariser ce qui pouvait l'être : mariage civil... Par ailleurs le couple garde toujours un phantasme d'erreur de diagnostic et une peur pour les futurs enfants à naître. La relation avec l'équipe gynécologique est un peu entachée par ce manque de confiance.*

◆ *Une amniocentèse, pratiquée chez une femme de 38 ans attendant des jumeaux, montre que l'un d'eux, le garçon, est atteint de trisomie 21. Avec le consentement du couple, on a procédé à une réduction d'embryon, c'est-à-dire à sa destruction, technique qui se pratique pour mener à son terme une grossesse multiple. Il s'agissait d'une quatrième grossesse et le frère aîné, seul garçon, pose des problèmes relationnels énormes. La mère vient d'accoucher et tout va bien, apparemment, mais elle a déclaré à l'état-civil deux enfants dont un mort-né. Est-ce le signe de l'ambivalence d'un tel choix ? Pourquoi un trisomique n'aurait-il pas le droit de vivre ? Mais au nom de quoi imposerait-on à une famille un enfant gravement handicapé ? La présence d'un enfant handicapé peut être source de richesse, mais aussi source de souffrance. Une telle décision est difficile, déchirante, douloureuse, et c'est toujours vrai, quelque soit la cause de l'interruption de grossesse.*

◆ *Pourquoi insister pour faire une amniocentèse à une femme qui refusera une interruption thérapeutique de grossesse ?*

◆ *A quoi servent certains diagnostics si on ne peut pas traiter ? Mais on ne peut jamais savoir à l'avance ce qui sera diagnostiqué et si on saura ou non le traiter. Ce qui n'est pas accessible au geste thérapeutique aujourd'hui le sera peut-être demain, et chaque avancée dans ce domaine permet de penser qu'on saura le faire un jour.*

◆ *Quel handicap, quelle maladie sont acceptables ? Et par qui ? Qui décide ? N'y a-t-il pas pression des professionnels, et particulièrement des médecins, sur la décision des parents, qu'il s'agisse de pratiquer une interruption thérapeutique ou de faire un geste chirurgical ? Pour un médecin, un bec de lièvre est banal parce qu'il s'opère bien et ne laisse pas de trace. Pour les parents, il en est tout autrement et ils ont du mal à croire ce qu'on leur dit.*

Pour moi, il y a deux exigences incontournables :

◆ *L'une concerne la rigueur de la qualité du diagnostic. Elle est partagée par tous les professionnels sérieux. Je pourrais raconter beaucoup d'histoires de femmes dont la fin de la grossesse a été marquée d'angoisses inimaginables et tout à fait inutiles. On n'a pas le droit d'annoncer un diagnostic hasardeux ou approximatif ; ou plus exactement, parce que l'erreur et la limite de nos connaissances sont réelles, on ne peut que progresser dans la qualité technique.*

◆ *L'autre concerne l'accompagnement des parents. Annoncer un diagnostic avant la naissance implique un soutien psychologique : aider dans les moments difficiles, expliquer et réexpliquer aussi souvent qu'il le faut, accepter que ce que l'on a cru dire clairement n'a pas été compris ou ne pouvait pas être entendu au moment où on l'a dit. C'est aussi être capable - et c'est plutôt le médecin que cela concerne - de dire : « Ce que je viens de diagnostiquer me dépasse et je vous adresse à un spécialiste ».*

Ces deux repères, rigueur et accompagnement, sont pour moi absolus.

QUELQUES QUESTIONS ETHIQUES

Technicien en biologie moléculaire dans un laboratoire d'immunologie, mon travail consiste à rechercher la meilleure compatibilité entre un malade en attente d'une greffe de moelle osseuse et un donneur potentiel. Il s'agit d'un travail d'équipe qui est une des étapes de la prise en charge du malade et l'un des facteurs de la décision. Le fichier français de FRANCE GREFFE DE MOELLE contient environ 65.000 donneurs volontaires de 20 à 50 ans. Les receveurs sont des malades jeunes dont la pathologie révèle un dysfonctionnement de la moelle osseuse, qui est le lieu de production des cellules souches du sang dites hématopoïétiques. Il y a soit un développement anarchique des cellules en taille et en nombre soit un appauvrissement dit aplasie. Pour ces sujets, la greffe de moelle est actuellement un dernier recours pour essayer de continuer à les faire vivre, à la suite de l'échec des autres traitements.

NOTRE APPROCHE DU CORPS AU LABORATOIRE

Au laboratoire, nous ne rencontrons pas le corps du patient par une approche physique de la totalité de la personne. Nous n'avons à pratiquer aucun toucher, nous n'avons pas de contact avec le malade ou ses donneurs éventuels.

Pas de visage à voir, ni même une photo, mais un nom, un prénom, une date de naissance, parfois une indication de filiation qui se rassemblent sous un numéro d'enregistrement. Et pourtant... ce prélèvement sanguin que nous recevons sur la paillasse du labo est bien celui de Quelqu'un.

Nous allons en extraire l'acide désoxyribonucléique, l'A.D.N., pour étudier cette petite fraction de son génome qui code pour l'acceptation ou le

(*) Prêtre technicien.

rejet de la greffe projetée. Il s'agit d'un fragment minuscule situé sur le petit bras du chromosome 6, lequel fragment représente environ le $1/3.10^6$ du génome total formé de l'ensemble des 23 paires de chromosomes d'un être humain. Imaginez une bibliothèque qui contiendrait 3.000 volumes de la *Pléiade* dont nous traduirions une page en décryptant chaque lettre. Pour cela, nous allons recopier le fragment de très nombreuses fois, 2 à la puissance 20 (2^{20}) pour repérer la nature et les emplacements des 1.000 nucléotides qui font partie d'un alphabet à 4 lettres seulement. Voici nos pouvoirs et nos limites.

Malgré cette connaissance précise mais partielle, nous allons à la reconnaissance de l'identité du patient et de celle de son donneur. A ce niveau de perception, le REEL DU VIVANT rejoint notre imaginaire, c'est-à-dire la représentation que nous avons chacun de l'être humain. Au fur et à mesure que nous travaillons pour telle ou telle personne que la maladie a rendue d'autant plus fragile, un visage se dessine qui nous renvoie à un enfant ou à un jeune du même âge, voire à notre propre image. Dans cette démarche nous sommes marqués, accompagnés par la dimension affective humaine et par la compréhension que nos croyances ou nos non-croyances, voire nos cultures, nous en donnent, aussi différentes puissent-elles être. C'est dans cet accueil et ce respect de l'autre que, dans le travail, la fraternité d'équipe — hommes, femmes de nationalités différentes — se découvre et s'inscrit.

Par les techniques de biologie moléculaire, nous allons à la source de la vie, en rejoignant le mystère d'un réel à la fois simple et complexe. Au-delà de ce prélèvement, nous savons qu'il y a un être humain et tout son réseau de relations qui lui donne sa conscience d'exister.

L'ETHIQUE AU LABORATOIRE

Avant d'en évoquer quelques traits, je ne pouvais pas faire l'impasse de vous communiquer brièvement notre mode d'accès au corps à réparer avec nos pouvoirs et nos limites. Au risque de décevoir votre attente, il importe de dire que l'éthique au laboratoire ne se vit pas d'abord au niveau des grandes questions médiatiques. Cela arrive, mais c'est peu fréquent, même

quand votre chef de service reçoit le Prix Nobel de Médecine. Vivre l'éthique au laboratoire, c'est à la fois facile et difficile, simple et complexe à l'image du génome humain.

D'abord l'éthique réside simplement dans le bien-faire du pouvoir que nous avons avec la tête et les mains. Nous avons à contribuer à essayer de faire vivre des enfants, des jeunes, moins souvent des adultes, autrement condamnés à une mort biologique proche. Nous savons que nous avons à bien faire tout ce que nous pouvons pour éviter cet échec possible. Quelles que soient ses convictions et ses croyances, personne n'accepte aisément la maladie et son lot de souffrances chez un jeune, ni sa mort. Le lieu de notre combat commun est de permettre à un malade atteint de poursuivre sa vie en son corps.

Notre comportement est guidé comme celui de tout autre travailleur qui aime son métier, les êtres pour lesquels il l'exerce. Puisque la vie est un don transmis nous sommes invités à la respecter dans le souci du bien du malade, dans l'acceptation jamais définitive de nos limites et de nos échecs à faire vivre.

L'éthique au laboratoire est aussi complexe et difficile parfois à vivre. La technologie médicale moderne est une école de vérité. Elle exige reconnaissance immédiate de l'erreur quand nous nous trompons. L'homme et la femme de laboratoire sont des êtres faillibles. Dans notre équipe de travail, il y a place pour l'erreur et la répétition d'une manipulation quand il y a un doute. Pas de jugement, mais quelqu'un qui ne serait pas rigoureux dans ses résultats serait déconsidéré. L'éthique collective porte chacun et fait office de régulation sur le plan moral.

Pour illustrer ce propos, en voici une conséquence : L'association professionnelle des techniciens de laboratoire de l'A.P.H.P. (Assistance Publique Hôpitaux de Paris) à laquelle j'appartiens, vient d'approuver, en assemblée générale, une charte déontologique, dont voici quelques lignes : « Envers le patient, le technicien est tenu au respect de la vie et de la personne humaine. Il ne contribuera pas à des travaux dont l'objectif irait à l'encontre de ce principe. A l'écoute du patient, il s'interdit tout jugement. Il est tenu au secret professionnel, au respect et à la sauvegarde des résultats ».

Nous sommes quotidiennement partenaires de décisions importantes à prendre avec les cliniciens. Nous en fournissons des éléments importants. Comme tout don d'organe, la greffe de moelle osseuse requiert l'anonymat du donneur non apparenté, et la gratuité du don. Ce que nous avons à faire respecter à notre niveau de responsabilité pour éviter tout méfait psychologique ou commercial.

Pour terminer, je vous donne quelques repères plus personnels en lien avec ma démarche de croyant.

- 1) *L'affrontement quotidien au réel biologique qui soutient l'humain dans l'être nous invite à la sagesse. J'y retrouve quelque peu celle de la Bible, des paraboles du Christ et son amour pour l'homme.*

Donner, recevoir, dans la greffe de moelle osseuse, n'est-ce pas une belle définition de ce qui caractérise l'humain avec la médiation du corps ?

- 2) *Ma conviction est que ceux que nous voulons faire vivre sont ceux-là même qui donnent sens à nos vies en mobilisant notre dynamisme, l'énergie de ce qu'il y a de meilleur en nous. Ce n'est pas propre à la vie de laboratoire, certes, mais c'est ici plus repérable dans l'affrontement du couple Mort/Vie.*

- 3) *L'éthique est humaine et c'est avec notre démarche de foi que nous y entrons en tant que croyants. Nous acceptons les risques des situations difficiles qui précèdent généralement les avancées éthiques.*

Quand nous avons fait pour le mieux la décision est bonne si elle est le résultat d'une œuvre et d'un dialogue à plusieurs. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit absolument la meilleure.

Je suis émerveillé du pouvoir créateur que Dieu a donné à l'homme et à la femme.

MON CORPS... SOUFFRANT

En m'apercevant, il y a trois jours, que j'avais accepté de parler de mon corps souffrant, j'ai eu un haut-le-cœur et l'impression d'être piégé. Parler des différents ministères qui m'ont été confiés, en paroisse autrefois, puis à l'hôpital de l'Hôtel Dieu à Paris et ensuite, en psychiatrie, à Sainte-Anne, cela m'aurait bien convenu. J'ai été tellement heureux d'être prêtre que je pourrais en parler longtemps. Mais, parler de mon corps, alors que je m'en suis si peu occupé pendant des années, c'est beaucoup plus ardu. Et, parler de mon corps souffrant, alors que je vais mieux cela me gêne quand je pense à Gillou Ruffenach, notre ami de la MDF, presque mon contemporain, qui était avec courage, en assistance respiratoire depuis des années, ou quand j'évoque Bernard Turquet, ramené du Brésil avec sans doute les séquelles de son accident de la circulation.

Mais, on m'a demandé d'en parler. Je m'exécute ! Je suis Philippe Deschamps, 72 ans, 49 ans de sacerdoce. J'ai un corps ; je suis un corps ; je suis plus que mon corps. Lui et moi, avons été, pendant de nombreuses années, de très bons compagnons, même si parfois il essayait désagréablement d'attirer mon attention (allergie, polypose, sciatique, coliques néphrétiques). Mes somatisations auraient pu m'inciter à en faire un peu moins, mais j'avais été élevé « à la janséniste », à une grande réserve vis-à-vis du corps qui peut être source de plaisir, d'un plaisir toujours marqué quelque peu de péché. Sens du devoir, méthode Coué, donc je menais ce corps rondement : « marche ou crève ! ». Et il marchait... jusqu'au jour où il a crevé !

(*) Aumônier d'hôpital.

Je ne vais pas me plaindre car j'ai eu une jeunesse, une adolescence, une vie adulte heureuses, très heureuses. J'ai fort apprécié la joie de la marche à la campagne ou à la montagne, la joie de la mer et même celle de la danse ; celle-ci n'a pas duré longtemps : trois petits tours de valse... et stop, entrée au séminaire... Il aura fallu longtemps pour que je danse à nouveau pour ouvrir une soirée de détente aux sessions de « chrétiens en santé mentale », avec une psychiatre amie ou même avec une diaconesse en tenue et raide comme un balai !

Dans l'ensemble, ce corps je le traitais avec mépris. C'est à l'hôpital général où tout est centré sur le corps à soigner que j'en ai pris conscience, ainsi qu'au cours d'une session d'un an que j'ai suivie, à ma demande, pour mieux vivre le rapport aux souffrants et à leur mort et le rapport à la folie pour me préparer à entrer en psychiatrie. Ce stage de l'A.M.A.R. (Aide Médico-psychologique Aux Religieux), avec un psychanalyste comme le P. Beirnaert ou avec Plé, Oraison et beaucoup d'autres intervenants, vous faisaient passer à la moulinette des sciences humaines. Par un enseignement systématique et des travaux pratiques ils vous apprennent à mieux se connaître, mieux connaître l'autre et ce qui se passe dans une relation entre êtres humains qui ne sont pas qu'esprit, mais aussi corps et tout un ensemble caché de subconscient et d'inconscient — qu'il vaut mieux ne pas faire semblant d'ignorer —. Ce fut l'année la plus dure de mon existence, avec des remises en question radicales (vocation, célibat, obéissance), mais elle m'a fait le plus grand bien, me situant dans une meilleure approche de la vérité des êtres, le mien et celui des autres — du rapport entre nous et avec Dieu. J'ai pu libérer ma parole et me défaire d'une certaine soumission à l'autorité — après 120 heures de dynamique de groupe où en transférant autorité paternelle et maternelle réunies sur le visage d'une psychanalyste, à qui, intérieurement, j'ai failli casser la figure avec beaucoup de violence. Mais, quelle liberté beaucoup plus grande ensuite, vis-à-vis d'évêques, de supérieurs ou de tout autre représentant de l'autorité.

L'atelier « affectivité-sexualité » de la Mission de France et déjà les échanges dans l'atelier « santé » m'ont aidé à une certaine prise de conscience du corps, de ses désirs, du rapport aux autres, de la place très grande de la sexualité — complètement occultée, alors, au séminaire Saint Sulpice —. On n'y parlait même pas du célibat sacerdotal : cela allait de soi. Il n'y avait pas de questions, pas de problèmes ! Sujet tabou, à l'origine de tant de souffrances et de blessures.

*Je me souviens aussi d'une expérience où j'ai eu l'impression de m'évangéliser ou plutôt d'évangéliser mon corps en lui accordant un peu plus de considération, en l'intégrant du côté du bonheur. J'étais parti en vacances en Algérie avec des amis. J'avais emporté le livre de Michel Legrain : « **Le corps humain : du soupçon à l'évangélisation** ». Je le lisais dans un cadre magnifique : tôt levé, j'étais seul, le premier, sur la plage de Tipaza — les ruines romaines à droite, le Chenouah à gauche — trois km de sable fin, la mer, le soleil, quelle situation idéale pour faire le passage « du soupçon » à une certaine « évangélisation » de ce corps que je trimballais déjà depuis une cinquantaine d'années. J'ai vraiment goûté du plaisir au cours de ces vacances ! J'ai donc appris à porter une attention plus grande à mon corps, à mieux respecter ses rythmes, ses désirs, ses besoins vitaux, à le traiter comme un compagnon riche et nécessaire même si la vie de l'esprit et la communication avec les autres restaient, pour moi, beaucoup plus importantes que lui.*

A 65 ans et trois mois, en quelques heures, tout a changé. Soucieux de bien vivre la retraite, d'y être en forme, je me suis inscrit à l'Association des anciens (soignants) de Sainte-Anne. A la « gymnastique douce », je me suis retrouvé seul homme — de plus connu comme prêtre, avec sept infirmières de 55 ans et une monitrice de 20 ans... A la troisième séance, ma colonne vertébrale a craqué. Le médecin, au bon diagnostic, m'a adressé à un cancérologue de l'Hôtel-Dieu. Aussitôt radio des os et ponction sternale tout à fait jouissive pour moi, dure pour lui et pour moi. J'ai vu cela comme un accouchement : « soufflez, respirez fort, détendez-vous, on remet cela ! encore

un effort » et à la fin, il transperce le sternum, aspire, retire la seringue à pleines mains et s'écrie « Ah la belle moelle ! » comme d'autres crient : « C'est une belle fille !... Quelle joie pour moi ! Quelle satisfaction ! ».

Le soir même, j'entrais pour un long périple, en chimiothérapie. Indirectement, j'apprends, quelques temps après, que j'ai la maladie de « Kahler ». Dictionnaire Larousse, déjà ancien : « pronostic sévère : survie, quelques mois à deux ans ». Pour moi, cela a duré sept ans avec des hauts et des bas, selon un rythme régulier lié à chaque chimio. J'ai compris ce qu'était les maniacodépressifs. Par le traitement, je l'étais moi-même. A certains moments, j'étais capable d'écrire une lettre d'engueulade au directeur de l'Hôtel-Dieu, puis, n'ayant pas de réponse, à celui de l'Assistance Publique ou à un évêque...

Après quatre jours de chimio où je n'étais plus moi-même, où je ne me reconnaissais pas dans mes expressions, je tombais dans une phase dépressive. Je me mettais à pleurer sur mon lit comme un gosse. Et puis, il y a eu des coups plus durs : je n'étais plus capable de me soulever dans mon lit. J'étais obligé de me couler hors de mon lit et à genoux par terre de prendre appui sur mon lit, pour me relever et aller aux toilettes la nuit. Ce n'était pas très vivable. Aussi, suis-je allé chez les sœurs, mes voisines et là, j'en ai « bavé » aussi. J'ai souffert physiquement très durement. J'ai un peu honte de dire cela en pensant aux souffrances de ces frères dont je vous parlais à l'instant ou à celles de tant de malades que j'ai vus, en vingt ans, à l'Hôtel-Dieu ou à Sainte-Anne. Enfin, j'en ai eu tout de même ma part. Je me souviens de longues heures passées, la nuit, à contenir simplement ma respiration parce que chaque souffle faisait bouger douloureusement mes côtes. Ce n'est pas marquant de ne plus se retrouver soi-même, d'être dissocié, de ne plus être du tout maître de son corps. C'est lui qui commandait, il n'en faisait qu'à sa tête et ce n'était pas la même que la mienne.

La moelle de mes os était malade. En fin de compte, il fallait m'y résoudre : c'est moi qui était malade. Une dimension de mon être restait intacte — et encore, non, elle était décuplée — c'était ma sensibilité : la sensi-

bilité à la délicatesse des autres, à l'amitié, à l'affection. Ainsi, je me souviens, alors que j'étais en pleine déprime, à la suite d'un coup de fil du père Marty. Il m'appelait de Villefranche de Rouergue ! Je n'ai pas été capable de lui parler. Ni oui, ni non, ni merci, pas un mot ne pouvait sortir de ma gorge. J'en ai pleuré après ; mais de joie, pour cette amitié partagée.

De même, à un moment de détresse, à l'hôpital, une religieuse vint me voir. Elle a compris qu'il n'était pas opportun de parler. Mais je sens encore sa main prenant affectueusement mon épaule de prêtre. Ça m'est resté gravé dans le cœur comme le réconfort d'une communion fraternelle. A ma seconde hospitalisation, en service de soins palliatifs où je venais d'être transporté en ambulance, cette amie arrive avec un magnifique bouquet de fleurs. Je n'étais pas habitué à en recevoir. On en donne peu aux prêtres : « Pourquoi, pourquoi, que de frais pour moi ? » lui dis-je. « Parce que je t'aime », et elle est partie. L'angoisse vécue quelques instants auparavant, avec une nouvelle hospitalisation devenue nécessaire, était bien atténuée.

Alors que je ne vivais comme un pauvre tas d'os, souffrant et douloureux, j'ai été particulièrement sensible à certains psaumes, ceux qui, comme le Ps 21, sont profondément humains, rejoignent et prennent en compte divers aspects de la détresse humaine, des profondeurs de l'homme, des enfers des hommes et se terminent pourtant par une parole d'espérance. Ils m'ont aidé à tenir bon... « Le spirituel désincarné », à plus forte raison, « l'eucharistie chosifiée », telle qu'elle m'a été proposée à plusieurs reprises — « Je vous la mets dans le tiroir de la table de nuit ; vous vous communierez quand vous voudrez !! » — m'ont été insupportables. Il y avait tellement d'écart entre le vécu à plein corps, à plein cœur et un spirituel sans rapport avec lui.

A un autre moment, après une très abondante hémorragie, alors que j'étais sous héparine — hémorragie qui m'a réveillé en pleine nuit, et que j'ai très mal vécu — je fus incapable, revenu chez les sœurs, de célébrer la messe. Prononcer le mot « sang », penser au « sang » de Jésus-Christ m'était invivable. J'ai vécu des angoisses de mort, de solitude nocturne terrible alors que

j'ai pourtant été très entouré d'amitiés fraternelles et délicates. Je parlais de ma sensibilité à un bouquet de fleurs : un jour, j'en ai reçu trois. Le premier venu d'un couple qui avait une grosse action de grâces à rendre — son bouquet était à la mesure de son merci —. Le second fut celui d'un prêtre de 75 ans venu me faire une visite. J'ai bien apprécié la gentillesse de son geste. Le troisième fut celui d'un séminariste de la MDF qui habite Fontenay. Il avait traversé le bois de Vincennes à vélo. A la fin de la conversation, il m'a sorti de son carnet trois petites pâquerettes qu'il avait cueillies pour moi ! J'ai trouvé cela formidable !

Ce fut pour moi une expérience aussi enrichissante que douloureuse d'avoir approché de la mort, de ma propre mort. Cela mène à se préparer à la rencontre du Seigneur, à basculer dans l'éternité, là où il n'y a que de l'amour. Cela modifie aussi complètement votre hiérarchie de valeurs et vous recentre sur l'essentiel, sur un sens beaucoup plus profond de la vie.

Comme je l'ai dit, j'ai traversé différentes péripéties dans cette maladie au long cours. L'une d'elles m'a marqué : Ce fut un verdict de mort prochaine. En septembre 1991, avec Jacques Leclerc, j'accompagnais les jeunes prêtres de la MDF. Au premier week-end de reprise de l'année, dès le samedi à midi, j'ai dû, souffrant trop, me faire reconduire chez moi. Le père Lacrampe m'a demandé de m'enquérir auprès de mon oncologue de l'évolution de ma maladie. Je le fis par écrit afin d'obtenir une réponse claire à la consultation fixée huit jours plus tard et, dans ma lettre, j'évoquais la possibilité en cas de crise grave d'aller à la maison médicale Jean Garnier, centre de soins palliatifs, où l'on est très attentif, beaucoup plus qu'ailleurs, à l'atténuation des douleurs. Des Xavières travaillaient dans cet établissement.

Mon médecin, après avoir, de longues minutes, compulsé mon dossier abondant, finit par me dire : « Non, en conscience, ne prenez plus aucune responsabilité, maintenant » et pour la première fois depuis six ans, il se leva de son bureau pour me reconduire jusqu'à la porte... et au-delà — et il le fit en me tenant le bras — il n'avait pas besoin d'en dire et d'en faire plus pour me

signifier une fin prochaine. Trois jours plus tard, au cours d'une bonne crise bien douloureuse, je me fis transporter en ambulance à Jean Garnier. Vous devinez avec quels sentiments au cœur. Un médecin me demanda ce que je voulais, je répondis : « N'importe quoi, mais ne plus souffrir ». Alors, il affirma : « Je vous garantis que nous avons les moyens techniques de vous empêcher de souffrir » et ajouta : « Après cela, vous verrez les choses autrement ! ». Puis, il me fit parler de ma vie, de mon travail d'aumônier en psychiatrie, de mon ministère d'exorciste, semblant s'y intéresser. Il me demanda ensuite si je ne pensais pas que ces expériences pourraient être reprises, écrites pour que cela serve à d'autres. Avant même de m'avoir soigné, il me relançait vers la vie, vers une tâche à accomplir. Il donnait sens à une survie envisageable.

Puis, on me soigna. On fit disparaître ma souffrance qui n'a, contrairement à certains discours de l'Église, aucune valeur en soi, aucune valeur rédemptrice par elle-même. Après cette première rencontre dans laquelle je n'étais pas réduit et identifié à ma maladie, mais traité en personne humaine, vue dans la globalité de sa vie et dans laquelle le médecin n'était pas que sa fonction, tout changea pour moi dans ma façon de lutter contre la maladie. Respecté, écouté, mis au courant du traitement et de ses effets, dans un contexte de vérité, j'étais partie prenante des efforts faits non seulement contre la douleur, mais pour m'aider à bien vivre ce que j'avais à vivre.

Puis sous morphine à dose bien ajustée pour dissiper la douleur sans porter atteinte aux facultés mentales, tout a rapidement changé. C'est merveilleux de ne plus souffrir ! Et de se sentir pris en charge comme je l'ai été là. Même s'il y a encore des effets seconds du traitement à continuer, je revis. J'ai retrouvé la joie de vivre. Je cherche à vivre intensément avec tout mon corps réconcilié, grâce à un kinési adroit qui m'aide à le réhabiter. Je goûte beaucoup plus la vie qu'avant. Cette épreuve, cette joie de vivre très liée à ma foi, j'essaie de la transmettre et d'aider d'autres — malades mentaux, familles de malades ou anciens clients d'exorcisme — à vivre plus pleinement.

Le corps lieu de relation

(Notes établies à partir de l'exposé de B. MATRAY S.J.)

D'autres courants philosophiques que les traditions aristotélicienne et platonicienne ont réfléchi sur le corps et peuvent éclairer notre réflexion. C'est le cas de la phénoménologie. Cette attitude philosophique consiste à réfléchir à partir de l'expérience que nous avons de notre corps, de manière tout à fait concrète, et en essayant de trouver un sens à ce que nous expérimentons.

Il y aura trois parties dans cet exposé :

- Le corps et la présence : approche phénoménologique de la relation que nous avons chacun de nous — que nous soyons malade ou bien portant — à notre corps.
- La relation au corps dans les modalités concrètes de la souffrance et du plaisir.
- Quelques éléments d'anthropologie biblique concernant le corps comme lieu de relation.

Le corps et la présence ; les corps et les présences

Pour préciser l'optique de cette approche, il faut dire que la phénoménologie a mis en évidence ce qu'on pourrait appeler le corps « à la première personne ». Dans cette perspective, le corps n'est pas un objet du monde, le corps est plutôt **un point de vue sur le monde**. Cette réflexion part donc du versant de la subjectivité : En quoi mon corps est-il le miroir de ce que je suis ? En quoi

mon existence se concrétise-t-elle nécessairement dans un corps ? En sorte que je ne peux pas séparer le « moi » du corps et que je ne peux penser hors de lui ma présence au monde. Le sujet ne fait qu'un avec son corps.

Essayons d'observer toutes les relations qui existent entre le sujet et son corps : relations d'unité et d'harmonie, présence et expérience du plaisir, expérience de tensions plus ou moins conflictuelles quand le corps est soumis à l'effort, à la fatigue et parfois à la maladie et à la douleur. Parfois, mon corps me trahit par des expressions inadéquates lorsqu'il est maladroit, lorsque je bafouille. Par le chant, le mime, le théâtre, je lui confie une fonction symbolique particulière. Bref, par toutes sortes de relations, j'essaie de me dire moi-même, tel que je suis présent au monde, présent aux autres.

La problématique de la phénoménologie est que, par mon corps, je suis immédiatement présent au monde et aux autres. Mon corps n'est pas d'abord un organisme, une sorte de machine composée de pièces articulées les unes aux autres, synchronisées dans leur fonctionnement. **IL est moi.** Par rapport à l'aspect de mon corps, je ne peux pas me poser, moi, en observateur extérieur qui enquêterait comme s'il était lui-même à distance de ce corps.

Dans sa manifestation concrète, mon corps conserve pourtant toujours une certaine opacité qui résiste à ma connaissance. Il est, pour moi, une réalité non connue de part en part. Il est ma présence au monde, artisan de mon projet dans le monde, dans une sorte d'immédiateté. Voici ce que dit, par exemple, François Chirpaz, philosophe de cette tradition-là dans un livre qui s'appelle **Le corps** : « Le regard ne va pas voir pour moi, le bras ne va pas prendre pour moi ; ni l'un ni l'autre ne sont jamais le substitut de mon projet ; encore moins leur fondé de pouvoir. Je tends le bras et j'approche ce livre que je veux lire. Le mouvement ou plutôt le geste que j'effectue ne peut se laisser étudier hors des circuits du projet ». Mon corps étant ma forme de présence au monde, je ne peux pas me dissocier de lui.

Le corps n'est pas non plus un outil, un moyen d'intervention que je prends, que je pose, que je laisse comme s'il était séparé de moi et utilisable à ma volonté. Je suis mon visage qui se tourne vers les autres ; je suis moi-même mon propre regard ; je suis moi-même cette présence dans mon corps. Mais ce corps

est tourné vers le monde et non centré sur moi. Il est même une sorte « **d'espace de rayonnement** » de ma personne. Grâce à lui, la présence s'étend au-delà des frontières perceptibles, de ma peau, de mon épiderme, de mes limites corporelles. Mon corps est situé dans un lieu : nécessairement, j'ai une taille, un poids, j'occupe un espace et j'émet des messages dans un environnement plus vaste.

Dans une sphère d'expression, de rayonnement, identique, le corps d'autrui est, lui aussi, chargé de communications.

On peut établir une première constatation : le corps n'est pas d'abord ce qu'on pourrait appeler un « **lieu d'autisme** » (c'est-à-dire de fermeture sur soi), le corps n'est pas d'abord un lieu d'enfermement ; il est essentiellement le lieu de ma présence au monde, donc aussi de ma présence aux autres dans ce monde. Et par rapport à cette présence au monde, il en assure même la continuité.

Cet ami que je vois, ou auquel je pense, il est pour moi une silhouette, un corps. Corps et silhouette peuvent changer mais, mon ami demeure. On grandit, on prend de l'embonpoint, on se voûte. Je ne puis attribuer à autrui un visage entièrement différent sans courir le risque de le perdre. S'il n'a plus ce visage, il n'est plus lui, celui que j'aime...

L'homme en dialogue avec son corps par l'expérience de la douleur, de la souffrance et par l'expérience du plaisir

J'attends habituellement de mon corps un fonctionnement silencieux, docile et pour ainsi dire inaperçu. Parfois cependant, mon corps se présente comme une structure quasi-autonome, avec une certaine dimension d'altérité. La première expérience qui me fait prendre conscience de cette altérité, c'est celle de la souffrance ou, même déjà, de la fatigue ou de la lassitude. Expériences banales, expériences quotidiennes, mais dans lesquelles néanmoins mon corps s'exprime avec une

volonté de résistance. Il se fait plus raide, il se fait moins docile. Une fatigue musculaire ralentit mon élan. Cette expérience ordinaire me rappelle que mon corps a, lui aussi, **des exigences**.

Au-delà de la lassitude et de la fatigue, peuvent apparaître la douleur et la souffrance, cortège si fréquent de la maladie. La douleur accentue encore cette distance que je pressentais entre mon corps et moi. La douleur est quelque chose en moi, qui garde toujours, de façon plus ou moins violente, le caractère agressif de l'étranger. Elle se présente comme une sorte d'invasion dans mon corps, qui vient en occuper tout l'espace. Alors, la douleur peut entraîner une sorte de rétrécissement de la présence, de ma présence — je me recroqueville sur cette douleur ; je me renferme dans mon corps —, ma préoccupation quitte le monde, quitte autrui pour se soucier de mon être corporel tout seul. Avec la douleur apparaît comme une présence recroquevillée au monde et aux autres, recroquevillée, en tout cas dans un premier temps, sur l'écoute du corps, une écoute anxieuse et inquiète. Le corps, dans l'expérience minime de la fatigue ou de la lassitude et l'expérience plus lourde de la douleur, montre que le sujet peut avoir de la difficulté à se maintenir présent au monde, celui des choses et celui des autres.

Une autre expérience, antithétique de la douleur mais pas forcément contradictoire, est l'expérience du plaisir : à l'inverse de la douleur, l'expérience du plaisir manifeste une relation de mon corps avec le monde. Mon corps reçoit des messages, accueille, capte des signes. Il est perméable, et la preuve qu'il a capté ces messages et ces signes est qu'il connaît le plaisir direct dans lequel le sujet entre spontanément en adéquation avec son corps. Dans le plaisir, l'homme est bien dans son corps ; **il est chez lui**. On pourrait dire que le plaisir, quand il apparaît, se donne d'emblée comme attendu, bienvenu, familier. Le sujet le reconnaît tout de suite, comme lui appartenant. Il se retrouve lui-même : c'est donc que le plaisir a répondu à une attente secrète, peut-être à peine formulée de façon explicite.

Le plaisir, par opposition à la douleur, n'est pas vraiment un inconnu, n'est pas vraiment un intrus. Il sait se faire aimer ; l'homme s'attache à lui. Mais qu'est-ce qui est aimé dans le plaisir ? Ce n'est pas le corps tout seul ; c'est le corps en tant qu'il est entré en harmonie, en vibrations avec un message du monde, avec

une réalité du monde qui le comble, une réalité qui peut être matérielle — un objet, une chose — ou immatérielle — une information, une présence, une rencontre, une découverte.

On voit que, si le corps est ainsi traversé par la douleur et par le plaisir, alors il est être de relation, perméable, vulnérable, dans la douleur comme dans le plaisir. Il se confirme que le corps n'est pas un lieu d'autisme, de suffisance et d'enfermement. Et, c'est ce corps soumis à la douleur et au plaisir qui devient à son tour porteur de signes, émetteur d'un langage, d'un message : on dit que le corps devient « **agent symbolique** ». Il émet des signes en direction d'autrui et construit, autour de lui, un espace, ou plutôt des espaces successifs plus ou moins proches, plus ou moins lointains. Le corps se situe ainsi au centre de sphères concentriques.

Cette sphère de rayonnement du corps se concrétise dans un **engagement public** — un engagement à longue distance —, dans un **engagement social** quand il s'adresse à des groupes ou à des réseaux plus restreints ou dans un engagement personnel interindividuel. Enfin il y a aussi un engagement du corps qui peut être qualifié **d'intime** — dans un tête-à-tête particulier. Dans chacune de ces sphères, le corps émet un langage qui lui est personnel ; il s'engage lui-même de façon particulière. A chacune de ses sphères, pourrait-on dire, correspond une modalité de la voix, un type de parole, une construction du discours.

C'est ce corps agent symbolique, c'est-à-dire porteur de signes, qui est marqué par la réalité fondamentale de la sexualité. La relation à autrui de mon corps est structurée nécessairement dans cette bipolarité qui constitue l'humanité et qui fait que nous sommes homme ou femme.

La sexualité est au centre d'une structuration de chaque être humain marquée par son sexe. Il y a deux appréhensions du monde qui se reconnaissent, qui s'affrontent, parfois se confirment : celle de l'homme et celle de la femme. La sexualité instaure l'humain, homme et femme, comme des êtres de désir : là encore, des êtres en quête de l'autre, en attente de l'autre, en quête de reconnaissance exprimée dans l'amour, en quête de satisfaction recherchée dans le plaisir. C'est dans leur rencontre mutuelle que l'homme et la femme espèrent s'acheminer vers l'achèvement d'eux-mêmes, vers leur plénitude.

Dans cette perspective-là, le corps est perçu comme relationnel, comme lieu de la rencontre et de la réciprocité. Le corps n'est pas simple attention à soi, mais **attention à l'autre différent**, l'autre objet de mon désir. La sexualité comme telle fonde, bien sûr, le champ de la communication par le langage ou le geste.

Le corps relationnel est porteur du langage et du geste. Qu'est-ce que c'est que le geste ? C'est un mouvement par lequel le sujet exprime une intentionnalité, un désir de rencontre. Le geste est un message adressé à l'autre. Dans l'ordre de la sexualité, le geste privilégié est la caresse qui est l'expression du désir.

La caresse est un geste dans lequel celui qui la pose, entre dans une expérience qui lui permet d'exister au moment même où il pose autrui dans une existence qui, elle aussi, est celle d'un être de désir. La caresse me permet d'être et permet aussi à autrui d'être — lorsqu'elle est acceptée, bien sûr. La caresse crée la proximité entre deux êtres. Elle est un peu le paradigme de l'expression du corps : elle convie l'autre, elle lui dit la présence, elle lui dit l'ouverture, elle lui dit l'attente, elle lui dit l'espérance. Elle donne à chacun des partenaires une nouvelle connaissance de son corps, une nouvelle connaissance de soi. En somme, la sexualité dit que chacun est son corps, que chacun n'est pas seulement utilisateur de son corps.

Après ces analyses un peu rapides, mais qui veulent être surtout évocatrices, si on revient à la question du rapport de l'homme à son corps, il faut dire que, si ces analyses sont vraies, l'âme n'est ni ailleurs, ni derrière le corps, ni autre. Elle est une sorte de foyer originaire d'où émane la signification dont le corps est porteur dans la parole et dans le geste (et notamment dans ce geste privilégié qu'est la caresse). L'âme investit toute la réalité corporelle jusqu'à ce que cette réalité se fasse dialogue, parole, expression. A partir de cette approche du corps, qui est celle de l'homme en tant qu'il est émetteur de messages et récepteur de messages, on voit la personne prendre conscience de son entrée dans une histoire qui se fait commune avec d'autres hommes, eux aussi émetteurs de messages et récepteurs de messages. Chaque homme émet, reçoit. Chaque homme connaît le plaisir, chaque homme connaît la souffrance. Ainsi se fait le **tissu de l'expérience humaine**.

Une anthropologie biblique peut éclairer les analyses de la philosophie moderne

Une certaine anthropologie biblique peut assumer cette perspective relationnelle. La question, encore une fois, n'est plus de savoir s'il y a corps et âme, mortel et immortel, etc., mais si l'homme, tel qu'il est construit, peut entrer dans une histoire avec d'autres et dans une histoire avec un Autre. Y a-t-il, quelque part, possibilité d'une histoire entre les hommes et entre l'homme et Dieu ?

Je crois qu'effectivement le message chrétien, porté par les Ecritures est un message adressé à l'homme : Dieu émet des signes, des messages, qui rejoignent l'homme, suscitant en lui plaisir et souffrance. En réponse, l'homme va adresser à Dieu des messages en retour. L'histoire humaine s'analyse alors en termes **de vocation**, d'appel, de rédemption — c'est-à-dire de remise en dignité du partenaire —, en terme **d'alliance** — c'est-à-dire de réciprocité —, et en terme **de promesse**. Ce schéma de l'expérience du salut s'adresse bien à l'homme, en tant qu'il est une âme vivante dans un corps, c'est-à-dire en tant qu'il est chair.

Il n'est pas nécessaire, dans cette perspective, de chercher refuge du côté du vieux dualisme, disant que le message de Dieu s'adresse à mon âme immortelle (« **Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver...** » selon le cantique d'autrefois). Comme si ce refuge dans une âme immortelle, nous permettait justement de surmonter, pour ne pas dire survoler, notre expérience du plaisir et de la douleur, notre expérience de la vie du corps, de sa limite, de sa maladie et pour finir aussi de sa mort. Le message biblique ne pose pas de questions sur ce que seraient des « **composantes** » de l'homme. Il pose simplement la question de savoir si l'homme, tel qu'il est, peut entrer dans une histoire avec Dieu. Si, cette relation existe et est constitutive d'une histoire, elle doit être pensée en terme **d'alliance**.

Bien sûr, la réflexion peut maintenir des binômes qui nous expliquent un peu qui nous sommes : le binôme de l'âme et du corps ou un autre, plus suggestif : l'intérieur et l'extérieur ; ou encore un autre : le centre et la périphérie. Mais ceci posé, il nous reste à penser la relation entre les deux éléments, en terme d'al-

liance, d'accord, de communauté, d'entraide mutuelle. Ainsi, le message de l'Évangile nous proposerait une relation — j'allais dire : synthétique —, de l'homme tout entier avec Dieu. Il y a, dans cette problématique, l'idée d'une communication possible et donc d'une vulnérabilité réciproque. Tout ce que j'ai dit tout à l'heure sur le corps en tant qu'il est lieu de réception, de souffrances, de plaisir, d'émission de messages, toute cette réalité là — d'une façon ou d'une autre — doit exister en Dieu. En tout cas, c'est bien elle qui nous est proposée dans l'existence du Christ lui-même, Fils de Dieu et, en même temps, homme de souffrance, homme de plaisir, homme de parole, homme d'accueil et d'écoute.

En somme, il n'y a pas à penser, quelque part, dans notre expérience, une sorte de primauté de l'âme sur le corps, comme si l'une était plus importante que l'autre. Il y a plutôt à penser en termes d'égalité, de synthèse, de service réciproque.

La présence de Dieu n'est pas uniquement dans la conscience, dans l'esprit ou dans la subjectivité de notre raison, ou dans le dynamisme de notre volonté — tout ce que nous mettons traditionnellement du côté du « spirituel » dans l'homme —. La présence de Dieu est dans **la totalité du corps humain**, de l'être humain; autrement dit, elle est nécessairement et finalement dans la structure historique que les hommes développent entre eux et avec Dieu, selon leurs propres structures d'êtres de relation. Ainsi, l'apparition de l'homme dans le champ du monde — mais peut-être aussi chant du monde — se fait à partir de la nature, de la société, de l'histoire, tout étant marqué du sceau de la transcendance. C'est à travers ces réalités-là que l'homme se structure comme individu et comme société. Il faut penser en termes d'accord et d'alliance, d'équilibre et de collaboration ce que nous avons suggéré par les termes intérieur et extérieur, corps et âme, sans distribuer aucune primauté de principe. L'objectif étant que l'homme se développe, devienne adulte, et que l'humanité, par lui, se développe et devienne adulte.

A travers tous nos parcours, qui sont parcours historiques faits de souffrances et de plaisirs, de paroles entendues et de messages envoyés, nous avons à « forger » notre identité, c'est-à-dire notre être personnel qui doit se construire dans la durée, dans le temps, dans la fidélité, dans la promesse. Le corps est, par certains côtés, porteur de fidélité et porteur de promesse. Le corps est celui qui nous fait vivre dans le temps, qui nous aide à vivre notre histoire.

Conclusion

Si nous voulons réfléchir au sens de cette histoire, certains théologiens, comme Moltmann par exemple, se demandent si « **cette existence dans le corps** » — la corporéité — ne serait pas la finalité même des œuvres divines créatrices. Telle que la création nous est présentée — par exemple au début du livre de la Genèse —, il est visible que le mouvement créateur procède en trois temps : il comporte d'abord une sorte de décision personnelle, intérieure à Dieu ; puis cette décision se concrétise dans une parole « **que la lumière soit...** » ; enfin le mouvement s'achève dans la création du corps humain, celui d'Adam et celui d'Eve.

Même orientation dans l'ordre de la rédemption : c'est la Parole qui se fait chair. Là encore, une corporéité, un projet corporel, se manifeste comme étant présent dans l'intentionnalité de Dieu lui-même. C'est par le Verbe fait chair que notre corps est guéri et entre en communion. Il y a, dit l'Écriture — St Paul par exemple — une réconciliation des êtres, des corps, dans le seul Corps de Jésus-Christ. Pour chacun, de même, le mouvement du salut, de la rédemption progresse dans un certain ordre : à l'origine, la conversion du cœur, la conversion de l'intérieur ; mais cette conversion du cœur est orientée vers une transfiguration du corps, vers un extérieur qui est l'apparition d'une réalité nouvelle, incorruptible, dans le corps lui-même. En somme, si j'avais à articuler ces propositions, je dirais que, si l'homme s'accepte dans son corps comme un être de relation, un être qui expérimente en lui le plaisir, la souffrance, il peut comprendre toute son histoire comme une sorte d'arc qui serait tendu entre sa création corporelle — le jour de sa naissance — et le jour de sa recréation charnelle — celui de la résurrection des morts —. Ainsi il faudrait penser que le corps est au début et à la fin. C'est la résurrection du corps qui dira l'accomplissement du projet de Dieu. Voilà l'accomplissement vers lequel nous allons, à travers ce qu'il nous est donné d'être : **des êtres qui souffrent, qui connaissent le plaisir et la joie, en alliance avec les autres, avec l'Autre.**